

E
S
S
A
—
—

OCTAVE PIRMEZ

SUR LA
CONTEMPLATION

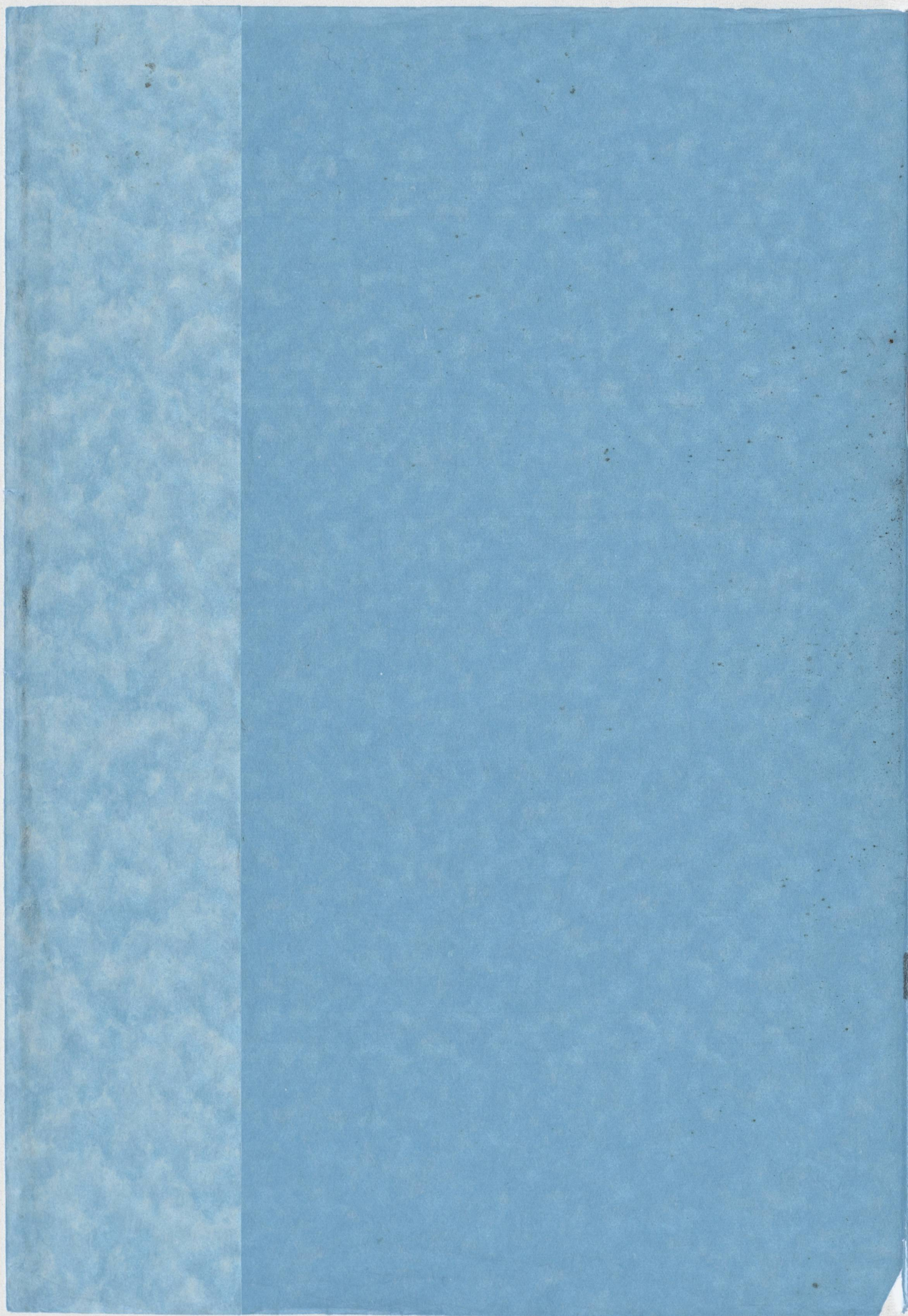
SUIVI DE
REFLEXIONS
PHILOSOPHIQUES

L.A.

n° 1

de la série des auteurs belges éditée par les Amis de l'Institut supérieur des Arts décoratifs à Bruxelles.

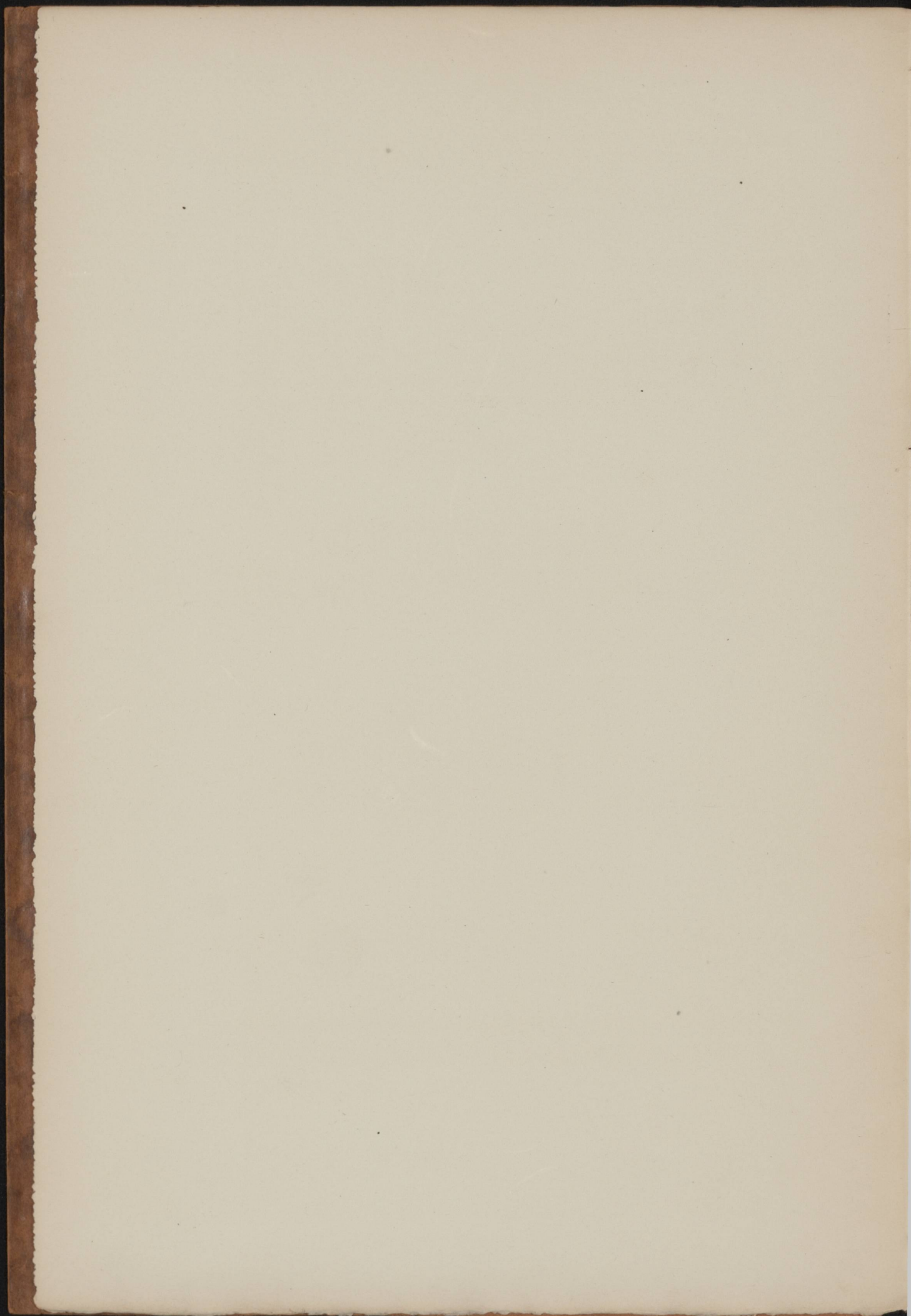


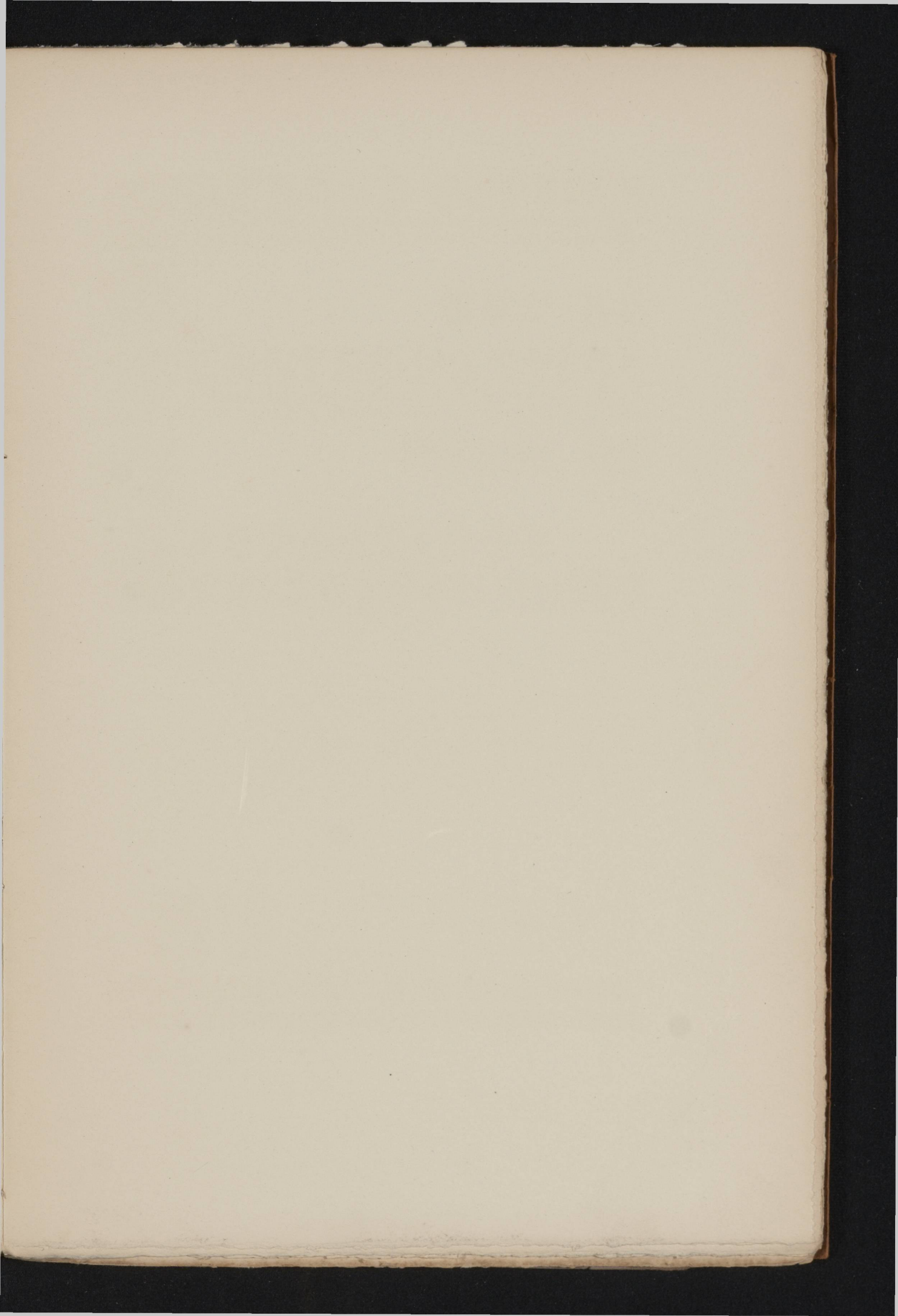


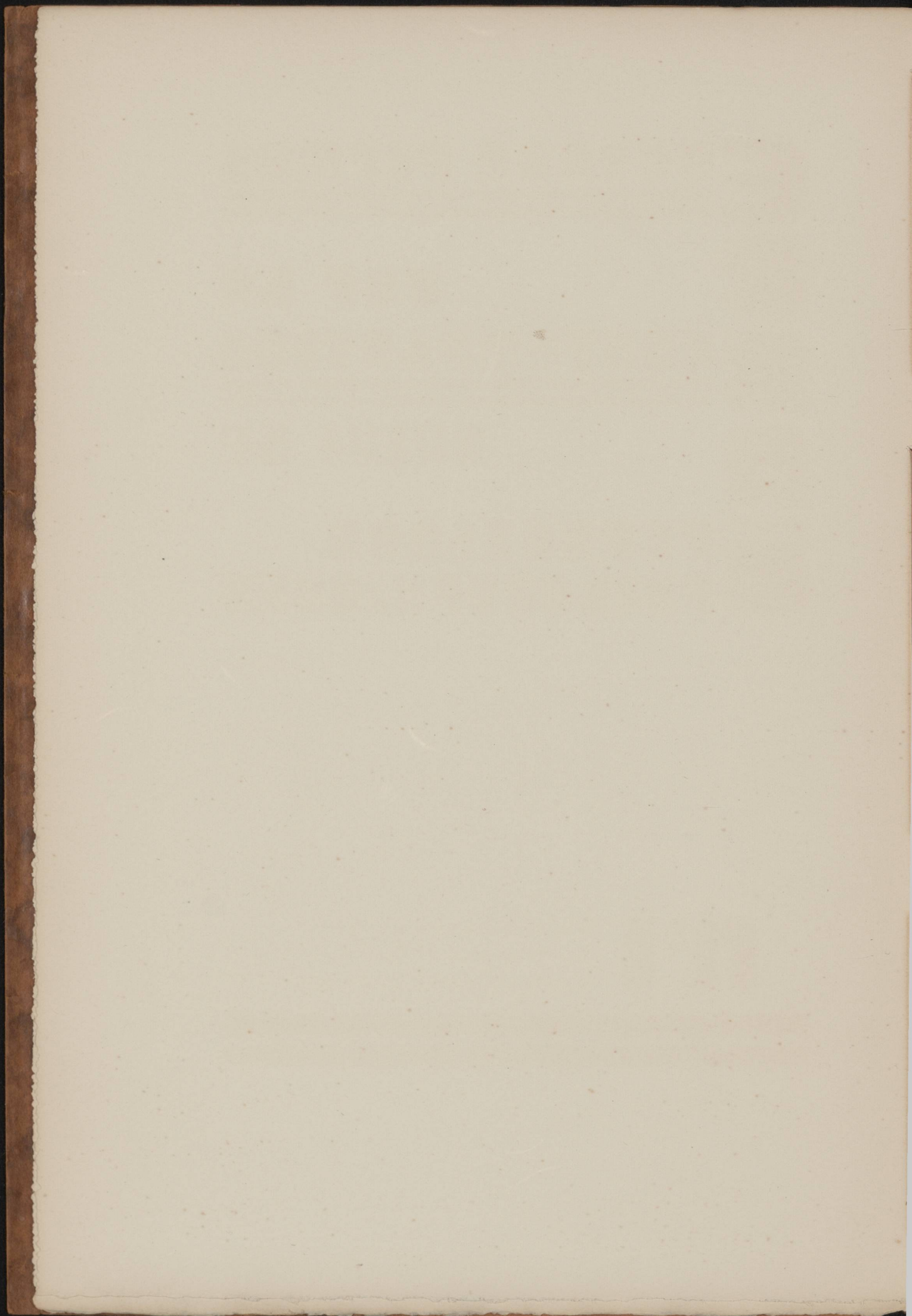
ncn 19332

VL





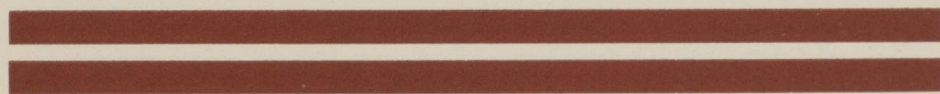




E **OCTAVE PIRMEZ**
S **SUR LA**
S **CONTEMPLATION**
A **SUIVI DE**
R **REFLEXIONS**
PHILOSOPHIQUES

n° 1

de la série des auteurs belges éditée par les Amis de l'Institut supérieur des Arts décoratifs à Bruxelles.



DEPARTMENT OF THE ARMY

OFFICE OF THE ADJUTANT GENERAL

REGIMENTAL HEADQUARTERS

10000

ADJUTANT GENERAL

REGIMENTAL HEADQUARTERS

ADJUTANT GENERAL

REGIMENTAL HEADQUARTERS

ADJUTANT GENERAL

REGIMENTAL HEADQUARTERS

Il est une félicité de contemplation dans laquelle ont vécu quelques solitaires, et qu'ont même tenté d'atteindre une secte de philosophes. Elle est un phénomène de l'enthousiasme de la pensée chez des créatures embrasées de l'amour divin. Le plus souvent elle est indépendante de la volonté, et à peine pouvons-nous l'imaginer, tant elle surpasse les facultés humaines. Contempler, pour un être livré à cet immense amour, c'est admirer et chérir un objet qui le captive ; c'est l'élargir, l'approfondir en son âme ; l'animer de sa propre vie, s'y plonger, s'y confondre, et perdre le sentiment de ce qui l'en distingue. Le contemplatif, ravi en esprit, goûte cette félicité que nous n'entrevoions qu'en nos rêves, et qui renferme la douceur, la force, la tranquillité et la pureté. — La douceur : la pénombre des temps à venir mêlés aux temps écoulés ; un sentiment recueilli, d'une volupté inexprimable. — La force : le regard fixé sur un point de l'espace, insensible aux formes avoisinantes. — La tranquillité : la paix d'une conscience sereine, le bonheur de sentir se prolonger son affection dans l'infini, par le recueillement. — La pureté : l'oubli du corps qui se spiritualise à la flamme du sentiment. Le cœur se fortifie en son innocence. Dans une sécurité inconsciente, il s'emplit de sentiments religieux, lentement, gravement, comme d'une eau fraîche sourdant de la roche vive. Ne se laissant pas entraîner par son penchant spirituel, pour s'évader de la nature en s'inclinant devant une vision abstraite, le contemplatif est frappé à la fois des images qui l'entourent et des profondeurs où il se meut. Il arrête tour à tour son regard sur le ciel et sur la terre, voulant percer le mystère par la seule puissance de l'amour ; il l'arrête fixement, fondant ses mouvements dans l'immobilité et ses émotions dans un sentiment unique d'adoration muette. Il voit dans chaque détail, l'ensemble ; dans la forme, l'essence éternelle, et il sort du temps en percevant ses effets. Toute la nature lui enseigne l'amour, ses joies et ses tristesses, sa rêverie et son mystère. Il contemple les nues, tantôt pressées et fuyantes, tantôt mollement remuées par des courants invisibles. Les oiseaux de proie traversant l'éther ne font qu'y marquer un instant leur silhouette arquée ; ils s'évanouissent comme des accidents sur la profondeur du ciel : la créa-

ture fugitive s'efface sur le fond durable, et l'harmonie universelle absorbe la note isolée. L'imagination ne trouve-t-elle pas toujours à s'exercer sous cette voûte du ciel qui n'a d'autre borne que celle qu'on veut bien y mettre par son indifférence ? De sa vie, enflée par la flamme intérieure, le contemplatif ne peut-il emplir cet espace sans mesure, et grandir à la fois en hauteur, en profondeur et en largeur ? En hauteur : par l'aspiration céleste, le détachement des affections périssables ; en profondeur : par le dédain de l'inconstance, le désir de pénétrer au foyer de l'immuable ; en largeur : par la confiance, le sentiment de la miséricorde, en se penchant, rempli de sentiments secourables, vers la pauvre humanité, triste orpheline. D'autre part, s'il abaisse les regards sur le sol où il chemine, il voit, à chacun de ses pas s'offrir un objet à ses contemplations ; son œil donne au fini les proportions de l'infini, transformant en pensées les réalités qui viennent s'y peindre. Il croit comprendre l'esprit des formes, et autour de lui s'évanouit la matière et ses meurtrisants contours, pour ne plus lui sembler qu'une transparence spirituelle. Comme transporté dans un monde féérique, il oublie les heures qui mesurent aux créatures leurs métamorphoses ; il jouit à la fois des images extérieures et des clartés primordiales : malgré le bruit de ses artères, il sent palpiter en lui l'éternité. Merveilleux miroir que cet homme qui contemple, dans lequel se reflètent le passager et l'éternel, le changeant et l'immuable, sans que l'un puisse effacer l'autre. Immobile d'attitude, il est enivré de la sève originelle ; paraissant le plus mort, il est le plus vivant des êtres, vivant de la vie sublimisée. Nulle part ne s'arrêtant aux angles du fini et pénétré d'une chaleur féconde, il ne voit en l'univers qu'amoureuse alliance. Les couleurs tranchées se nuancent ; la séparation, la distinction, la division s'oublie ; extérieur et intérieur se confondent ; l'unité règne, et la vie devient une flamme ardente et nuancée, où le cœur plonge dans le divin amour et frémit de la volupté spirituelle.

Comme une barque dormante au sein des mers, loin des falaises et des brisants, et qui tremble paisible sur la profondeur de l'abîme, l'âme échappée à la réalité par la contemplation, s'immobilise dans la sécurité et plane entre les deux profondeurs, céleste et terrestre. Pendant que le corps et l'esprit,

alanguis par un sentiment d'amour, se tiennent passifs et comme attentifs à des merveilles inconnues, une grande ouverture d'âme se produit, par laquelle la création tout entière, avec son double caractère de déterminé et d'indéfini, pénètre ; attraction réciproque du connu et de l'inconnu, mariage mystique où le monde visible et l'invisible espace viennent, comme deux glaces opposées, réverbérer leurs formes en une perspective infinie. L'esprit contemplatif se découvre sans crainte devant l'inconnu ; il s'y aventure, en compagnie de son cœur, devenu compréhensif – quel plus fidèle gardien ! – et il se perd en ces régions où le raisonnement n'a pas accès, l'œil fermé sur l'écoulement des choses mortelles. La vie sourde, profonde, sans mesure, il l'éprouve, en s'abîmant dans sa bonté et sacrifiant sa science au ravissement qui l'enlève. L'objet qu'il contemple s'élargit sous son regard, devient démesuré, résume tout l'Être ; et cette immensité qu'il rêve diminue jusqu'à se condenser dans le point contemplé : il a grandi son cœur jusqu'à engloutir l'univers et posséder Dieu.

Bien que la contemplation puisse s'adresser à deux classes d'objets : les visibles et les invisibles, ses caractères sont les mêmes. Les uns, non encore assombris par la spéculation, contemplent l'image extérieure, et par elle, comme par une porte d'ivoire, pénètrent au royaume spirituel ; d'autres fixent une forme intérieure et se courbent avec amour devant la beauté abstraite. Les premiers, en contemplant l'objet matériel, le font éclore en forme spirituelle sous le feu créateur de leur prunelle, et l'absorbent en l'idéal intime ; les seconds adorent un idéal en le rapportant aux images extérieures qui en sont elles-mêmes éclairées. Tous sont emportés par le même amour : celui de l'unité. Ils agissent par un double mouvement : – d'expansion, en coulant leur âme dans la nature ; – de concentration, en recueillant les innombrables effluves de cette même nature. Ils s'emplissent ainsi de la création, se dilatant et se repliant, s'exaltant et s'humiliant, s'appuyant sur la terre comme sur un banc d'oraison pour atteindre au ciel, et la spiritualisant par les rayons d'une vie intime. L'âme, par une respiration spirituelle, tour à tour s'épanouit et se contracte, s'ouvre et se ferme, reçoit et prend, et par là épure les sens et se naturalise.

La contemplation, souvent instinctive, succède parfois à la réflexion, et s'encourage des déceptions de la vie. Lorsqu'un homme, possédé de la double passion de " connaître ,, et " d'aimer ,, , reconnaît sa faiblesse devant l'ardeur de ses désirs, il se plaît à s'abstraire du corps et à se perdre dans l'immortel. Après avoir mis tour à tour son esprit et son corps au service de ses aspirations, il reconnaît l'inanité de leurs marches et contre-marches. L'esprit, soit qu'il compare et argumente, soit qu'il aborde au monde des causes, trouve partout sa borne et s'arrête hésitant devant quelque problème inattendu. Le corps, agité de désirs immodérés, tantôt se soule aux voluptés, tantôt s'épuise à franchir les distances ; mais quelque robuste qu'il se croie, il ne tarde pas à se sentir accablé sous son propre poids. De part et d'autre, l'aspiration n'est pas réalisée. L'homme se trouble de la disproportion qui se produit entre la réalité et ses appétits ; haletant après la félicité, il se tourmente de ne goûter que des joies imparfaites. Il cherche la béatitude, le repos jamais interrompu, l'amour qui s'universalise en une puissante langueur ; il veut étreindre l'éternel objet de ses désirs, l'ensevelir dans son affection, avec gravité, hauteur, recueillement, se dépouillant de sa chair putrescible et fixant d'un œil clair l'idéal qui le captive. Mais que de bruit et de ténèbres l'environnent ! que d'accidents viennent le distraire de sa sublime entreprise ! Heureux mille fois si, s'arrachant aux événements, il peut sacrifier ses ambitions à l'enthousiasme qu'il sent éclore en lui. Son esprit est descendu en son cœur pour en doubler la force, et toute son âme luit en son regard tranquille dont chaque rayon devient prière. D'un coup d'aile, le voilà porté par-dessus les controverses et les déchirements. Seul désormais, affranchi de sa liberté relative, il se berce en l'amour divin, se sentant vivre dans toute la création.

Le contemplatif voit partout " l'unité ,, s'accomplir. Au dedans de lui, il la voit s'opérer par la fusion de sa chair, de son cœur et de son esprit : – des instincts, des aspirations et des pensées. Pendant que son cœur échauffe son esprit, celui-ci, plongeant en son cœur, marie l'humilité à l'élévation en un corps où se réalise l'unité des sens, qui, tous, se résument en un seul : " la vue ,, , c'est-à-dire, la lumière. Au dehors, il assiste

à la même réalisation de l'unité, s'accomplissant dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace : la fleur reflétée par le lac mêle ses pétales aux rayons de l'étoile. Dans le temps : la minute qui voit tomber de l'arbre la feuille mourante ne diffère pas de l'instant qui voit rouler l'astre sur lui-même : – réverbération instinctive dans la nature comme dans l'âme, affection réciproque des extrêmes cherchant à s'évanouir l'un dans l'autre. "Tout dans tout,, telle est la formule contemplative. La nuance est sentiment ; la couleur, pensée ; la ligne a sa couleur, sa note ; la couleur, sa forme et son esprit. De même, par l'intuition de la correspondance des cercles, les choses qui semblent contradictoires viennent se confirmer. Tout est immobile, et tout se meut ! tout s'évapore, et tout se perpétue ! tout se fuit, et tout se cherche ! tout nous échappe, et tout nous revient ! tout meurt, et tout est vivant ! – phénomène qui n'est que vision naturelle pour qui possède l'amour contemplatif. L'homme devient un prisme ardent exprimant toutes les perspectives du temps et de l'espace. Naître et mourir ne sont plus pour lui qu'un même verbe, verbe d'amour, qui fait à ses yeux paraître et disparaître les êtres en une œuvre d'épuration.

Cependant, à côté de ces contemplations religieuses qui réalisent une destinée tout entière et qui nous rappellent les ascètes, songeurs des vastes horizons, il y a des contemplations passagères, plus fréquentes à mesure qu'on aime davantage. Quel est l'homme, si dévoré qu'il soit par l'action, qui n'ait contemplé à de certaines heures de sa vie ! Vieillesse, virilité, jeunesse, enfance, ont leurs contemplations ; les unes amoureusement naïves, les autres solennelles en leur sérénité. Moins difficile serait d'exprimer toutes les teintes de l'océan, que tous les sentiments d'adoration qui se peignent en l'âme humaine. Combien ne diffèrent-ils pas d'intensité ! Tel regard est une contemplation, telle contemplation une somnolence. Il y a l'extase de celui qui contemple intérieurement, dans le ravissement céleste ; le songe devant une vérité qui se profile vaguement au-dessus des mouvants phénomènes ; le rêve devant un souvenir cher, devant une expression de beauté, aussi bien que l'attention béate devant une forme banale. Le philosophe contemple un objet abstrait, extérieurement ténébreux : la Vérité ; l'artiste

contemple le divin mariage de la nuit avec le jour, les caresses que se prodiguent les lumières et les ombres. Tout homme contemple la nature. Les animaux aussi semblent parfois se pénétrer de l'esprit des choses. Dans une attitude pensive, ils fixent des images en consonnance avec leurs instincts. Le héron taciturne, debout dans la fange, songe parmi les joncs tremblants : il contemple l'humide étendue. La colombe, posée au premier rameau de l'orme, rêve sous l'azur du ciel de mai : elle contemple le mol embrassement des branches entre-croisées. L'aigle, perché sur un roc sanglant, réfléchit les abîmes en sa prunelle claire : il contemple l'horreur et jouit de la fauve harmonie. Le ciel contemple la terre, et la nature entière ne cesse de se réverbérer. Par le jeu de l'ombre et de la lumière, de l'immobilité et du mouvement, elle paraît à l'œil qui contemple, comme une conscience extérieure, imagée, expressive pour le cœur, et inexprimable par la parole.

Pour la plupart, nous n'avons que de rares moments de repos contemplatif. L'enfance et la vieillesse, c'est-à-dire les deux âges de la vie où l'âme se complaît dans une simplicité produite par l'innocence ou la lassitude, sont des époques de la vie qui nous portent à la contemplation. La nature nous y mène aussi bien que l'expérience. L'enfant s'étonne à la vue d'un monde nouveau pour lui ; ignorant tout et voulant tout connaître à la fois, balancé entre deux sentiments, celui de sa faiblesse et celui de la puissance du monde, il s'arrête charmé, dans un équilibre pensif, interrogeant et aimant, désireux et craintif, l'âme dilatée par sa nature candide. Qui n'a vu le petit pâtre immobile sur la rive du ruisseau, tantôt regardant à ses pieds l'eau fuir à travers les joncs, tantôt le regard tourné vers la colline déserte sur laquelle les églantiers et les ronces forment leurs groupes épars. Du lever au coucher du soleil, à quelques jets de pierre de son troupeau, non loin de la lisière de la forêt, il laisse son cœur déborder sur toutes les images champêtres qui l'entourent. Le vieillard, instruit par la ruine de ses passions, se sent porté à mépriser les analyses et à retrouver sa simplicité perdue. Blessé par les courants contraires qui ont traversé son esprit pendant une vie de lutttes et de mécomptes, il fait appel à son cœur pour lui voiler les tourments qu'il a

jadis éprouvés. La réflexion, qui l'a tant fait souffrir, il la repousse pour se complaire en la seule vue des formes extérieures que sa mélancolie creuse et spiritualise. Voyez-le quand, aux rayons d'un pâle soleil d'avril, assis à l'ombre des arbres qu'il a plantés, oublieux de ses infirmités, il regarde vaguement germer la terre et se mouvoir les nues, l'œil agrandi par sa confiance en Dieu. Ce qu'il éprouve, il ne pourrait le définir : une sérénité, une clémence, et aussi le sentiment de la divine harmonie, qui lui fait contempler, impassible, l'écoulement de ses jours. Contemplation bénie, hommage du chétif au tout-puissant, instinctive reconnaissance de notre immortalité ! Par sa force pleine de mansuétude, elle étouffe la rébellion des esprits ; par sa naïveté, elle confond la superbe des raisonneurs et conquiert l'admiration des âmes adoratrices. Dépourvue, il est vrai, de la vitalité de ces transports qui transfigurent parfois les hommes en génies célestes, la contemplation de l'enfant et celle du vieillard ont néanmoins toute la candeur de l'enthousiasme viril, — et la candeur, c'est la grande force angélique, créatrice des œuvres stables. Puéril et sénile sont des termes en discrédit, qui ne seront réhabilités que le jour où le monde sera assez grand pour applaudir à la victoire de la sincérité sur la subtilité et de la douceur sur la force.

Il est des âmes solitaires et sacrées dont la vie n'est qu'une longue contemplation. Elles s'exaltent dans l'affection simple pour s'élaner hors du temps et planer aux régions sereines de l'amour pur. L'esprit divin ne se dirige-t-il pas vers ces créatures éprises d'un merveilleux amour ? Son souffle doux et puissant, qui ne veut point être contrarié par une indépendance le plus souvent aveugle, ne recherche-t-il pas les cœurs désoccupés de vains désirs, pour y élire domicile et y faire vibrer des paroles célestes ? Ne pénètre-t-il pas au fond des âmes innocentes ou purifiées par de touchants désespoirs, en ces âmes qui n'ont rien commis ou beaucoup racheté ? Ces existences pieuses, servées de tous les plaisirs de la vie, n'inondent-elles pas de leurs clartés le monde des travailleurs ? Dieu approuve-t-il de tels sacrifices qui dépassent les forces de l'homme et enlèvent à l'humanité des facultés précieuses ? Sans doute il chérit ces cœurs ardents et fascinés par la beauté et la grandeur de son

œuvre ; sans doute il laisse tomber des rayons d'amour et de compassion sur tous ceux qui se plongent dans le religieux recueillement, nous voulons dire, dans la bonté. Il faut être bon pour jouir de sa propre expansion en présence de cet univers énorme qui doit absorber l'éphémère ; il faut être sûr de sa probité pour ouvrir son cœur avec confiance devant la souveraine justice. Ce sont de nobles heures que celles où l'esprit, après avoir expulsé de soi les vaines sciences, s'abandonne à l'amour en se confiant à l'inspiration infinie. Seuls de rares élus peuvent les goûter durant tout le cours de leur vie ; rarement accordées aux profanes, elles sont inconnues des natures mauvaises. Comment le méchant pourrait-il les désirer et s'y complaire, lui qui ne s'encourage à vivre qu'en exploitant l'ignorance des foules ? Rentrer en son for intérieur serait se trouver face à face avec lui-même ; invoquer la lumière d'outre-monde serait étaler au jour céleste sa difformité. Le pervers évite de porter les regards sur les gouffres infinis ; il s'effraie d'une contemplation solitaire ; il cherche le choc et le bruit pour s'étourdir, et ne trouve sa sécurité qu'en se jetant dans la multitude.

Aussi, en ce monde plein de tumulte, où chacun flotte au gré de ses convoitises, toute âme contemplative est-elle remarquable. Par sa force spirituelle, elle influe sur ceux-là mêmes qui lui sont hostiles ; elle les humilie devant leurs perfidies, en leur montrant l'existence dans sa plus touchante simplicité. Il faut y voir l'honnêteté, l'innocence, la permanence d'un amour qui naît de l'excellence du cœur. La contemplation vient affirmer la liberté individuelle. En nous enseignant l'élévation morale et la bravoure solitaire, elle fait appel à notre divine origine. Flambeau dont la blanche lueur s'allume aux astres et fait pâlir la flamme rougeâtre des passions, l'esprit contemplatif est un vivant témoignage de l'amour infini, perpétuel, universel. Nous qui, pour la plupart, emportés par l'action, vivons comme dans la fuite, pourquoi craindrions-nous de voir nous apparaître ces grandes âmes pensives, qui seront toujours, hélas ! incomprises de la majorité vulgaire ? Leur renoncement au monde ne mettra jamais d'entrave aux progrès de l'humanité, et le danger que nous nous enivrions d'idéal est loin de nous. L'humanité

même nous enseigne à respecter ces âmes ravies en leurs transports d'amour, et qui demeureront toujours oubliées dans les siècles.

L'homme ne s'élève et ne se complète que par l'observation de la nature. Dès qu'il s'en détourne, l'orgueil le saisit. Il doit vivre à la fois en lui et en l'univers, se contempler lui-même après avoir réverbéré l'image.

Un élan affectueux doit d'abord le porter à embrasser l'extérieur ; puis, par une réflexion charmante, il doit ramener la forme en son cœur, en unissant l'incommensurable nature à l'éternel esprit. Ainsi se réalise l'humaine harmonie. Si le corps veut le maîtriser, l'esprit résiste et dit : « Qu'est ce corps chétif dans l'univers ? » Si c'est l'esprit qui tente de mortifier la chair, celle-ci lui crie : « Regarde où je te loge, esprit ! Invinciblement, je te métamorphose. » Tout lui conseille la foi en une puissance souveraine, mais tout lui apprend la défiance en ses forces : après les champs fleuris et les brises embaumées, pluies d'automne ; mais après les neiges, soleil d'avril.

Celui qui se sent traversé de ces deux torrents, l'un coulant vers les régions spirituelles, l'autre s'engouffrant dans le néant, est poète et philosophe. Après avoir écouté la chanson des images, il plonge en son inspiration pour y entendre retentir les lointains échos du verbe. Et cependant ! il ne serait encore qu'une grandeur solitaire, si le spectacle même d'une nature variable ne lui enseignait à répandre autour de lui son âme. Cette mue perpétuelle des formes lui conseille d'aimer vite, et éternellement. Il voit tant de plantes, la parure des bois, qui demain seront flétries ; tant de rocs altiers qui s'apprêtent à crouler ; tant de rameaux verts qui seront branches mortes demain ; tant de chagrins et de joies, de laideurs et de beautés étroitement unis, qu'il réclame compassion et secours pour toute infortune. Considérant l'univers à la fois comme son père et son enfant, tour à tour pour le respecter et le protéger, il agit par deux mouvements, l'un de vénération et l'autre de charité.

Ces alternatives, loin d'affaiblir son âme, redoublent ses sentiments d'affection en élargissant sa pensée : ce que ne

découvre point son esprit, il le pénètre de son amour, trouvant ainsi à ses recherches une fin céleste. Par la contemplation de la nature, il se sent de la grande famille de tous les êtres vivants : il est bienveillant pour les faibles, et il plaint jusqu'au pauvre insecte qui traîne péniblement ses lourdes ailes à travers les mousses.

L'intimité avec la nature, la seule vue de ses phénomènes ne peut-elle éveiller les plus belles qualités de l'âme ? — Le courage : le buisson, assailli par la tempête, résiste au vent. — La douceur : on admire, aux matinées de juin, les deux colombes posées sur la première branche de l'orme. — La résignation : ô blé mur ! tu étais debout, et te voici religieusement renversé ! — La majesté : la cime de la montagne s'azure au ciel. — La sincérité, l'activité, la prévoyance : fourmis, noires ouvrières qui travaillent sans relâche sous l'ardent soleil. Et, avec l'image pure, le sentiment métaphysique ne nous saisit-il pas ? — Douceur des prés, sévérité des rocs, profondeur illimitée des abîmes, inconstance des nues, persistance des astres, rêves de la brume hivernale, espérances et tristesses infinies, toute l'immensité s'empare de nous pour nous instruire à notre insu.

Les sciences que nous acquérons de seconde main ternissent la fraîcheur des sentiments, quand leur influence n'est pas contre-balancée par l'instinct. L'homme, aux jours de son enfance, doit vivre passif, abandonné aux impressions naturelles. Il doit pouvoir errer par les bois et les champs, tour à tour s'étonnant et se charmant aux formes agrestes. La physionomie mobile et expressive de la terre aiguïsera son sens intime. S'il se penche vers la fleur, que ce soit avec amour plutôt qu'avec curiosité ; car le cœur se forme avant le front, et l'heure de la contemplation doit précéder celle de la science. Ce n'est pas étudié que veut être l'univers, c'est admiré.

Les enfants qui n'ont jamais rêvé à la vue des phénomènes de la nature, deviennent des hommes sans pitié ; il se jouent des sentiments généreux, déformés qu'ils sont par l'analyse scolastique. Il faut aux enfants une éducation libre : la vue des arbres, des rivières, des fontaines ; les impressions du vent, des neiges et des orages. Je ne sais quelle pureté toute virginale s'épanchera alors dans leur âme et leur donnera cette qualité,

compagne du génie, et qui surpasse toutes les autres : la sincérité. Ils ne parleront plus seulement de ce point le plus hautain qu'on nomme esprit, mais des entrailles mêmes de leur être, et leurs paroles seront d'une vérité universelle.

Défions-nous des esprits qui s'isolent de la nature ! Quand ils le font par piété, ils sont fanatiques, et partant cruels. Quand ils le font par vanité, ils sont insensés et pleins de sentiments faux. Beaucoup, non seulement se détournent de la nature, mais la prennent en haine. Ses frondaisons capricieuses et l'indépendance de ses formes les font souffrir de leur propre banalité, et ils se croient supérieurs lorsqu'ils la défigurent pour la refaire à leur image. Le fer à la main, ils la mutilent, l'obligeant à mentir pour en avoir raison : actes qui dérivent de l'orgueil de croire qu'ils réformeront l'œuvre de Dieu. Peut-être aussi prennent-ils pour un reproche à leur oisiveté et à leur faiblesse, la vitalité du monde naturel et l'originalité de ses expressions ; ils se hâtent alors d'y appliquer l'estampille de leur esprit, croyant la substituer à l'âme de la nature. Il semble qu'en nous civilisant, nous soyons forcés de nous détourner des objets champêtres. Des spectacles d'une beauté douteuse, qui attirent aux villes les hommes indépendants par la fortune, font sacrifier la sincérité à l'artifice. De là, la perte de génies originaux. L'ambition, la vanité, pénètrent jusqu'en l'enfance pour s'accroître dans l'âge viril, et les vieillards eux-mêmes, sur le bord de leur fosse, se divertissent à des hochets mondains. Le jour doit venir où l'on craindra l'instruction hâtive, et où l'on tournera les enfants vers la nature, en faisant briller à leurs yeux la franchise et la liberté. On y gagnera peut-être quelque poète, quelque artiste, et surtout des honnêtes gens, c'est-à-dire de saines intelligences. Au lieu d'applaudir à des palmes artificielles, on mettra en gloire de véritables rameaux à la sève vivifiante ; au lieu de créer des œuvres pour ne rien dire, des toiles pour ne pas émouvoir, des pages pour ne rien apprendre, on produira quelques chefs-d'œuvre qui contiendront toute la sublime loi de l'amour, et qui se feront à la fois admirer et chérir ; on aura remplacé le pâle reflet par la flamme originelle, la copie par le modèle, le simulacre par la vérité. On aura quitté le masque et le fantôme pour la réalité et la vie.

Eombien les livres nous aident à produire notre esprit en nous ornant la mémoire de termes utiles à l'expression de notre pensée ! Mais combien aussi les livres nous empêchent ! Qu'ils sont nombreux les cœurs voilés par des formules !

Victime de nos lectures variées, notre âme périt étouffée sous des richesses étrangères, comme l'infidèle gardienne du Capitole, qui demeura ensevelie sous des boucliers et des bracelets d'or. La foule des sentiments qui s'élèvent de notre sein ne peut plus se faire jour à nos fronts, car la réminiscence y règne en maîtresse souveraine. Notre plume trop facile ne parvient pas à graver dans la pierre : elle ne fait que glisser sur le papier, le marquant d'une trace éphémère. Cet accent de vie sincère, nous tentons vainement de le faire retentir en notre style souple, mais incolore ; nos caractères ne parlent qu'au regard, nos paroles ne plaisent qu'à l'oreille. Par faiblesse de cœur, et peut-être aussi par désir de briller, nous nous hâtons de nous produire, aimant mieux jeter un faux éclat que de consentir à mourir ignorés, et préférant ainsi notre propre triomphe à celui de la vérité. — Ambition décevante, qui tôt ou tard nous fait sentir tout ce qu'il en coûte d'avoir sacrifié notre conscience à notre talent ! Que la science que nous acquérons par la lecture ne soit pour nous que le ciseau du sculpteur ; qu'elle nous aide à tailler le bloc de pensées et de sentiments qui fait le fond de nous-mêmes. Cherchons-là religieusement, cette intimité qui constitue notre âme, et dès que nous l'aurons trouvée, travaillons-la, le front incliné par la méditation, mais l'âme tout épanouie. Et alors, ayant chassé de notre mémoire tous les souvenirs étrangers, ayant fait taire toutes les voix qui ne sortaient pas ingénument de notre cœur, tenons-nous dans une ardeur recueillie, attendant avec patience qu'un esprit de vérité vienne dicter chacune de nos paroles.

Si l'inspiration nous abandonne subitement, hâtons-nous de la rappeler, par quelque sentiment de compassion, ou par l'évocation de quelque belle forme que nous aurons rêvée. Ce seul regard tourné vers la pauvre humanité ou vers un idéal de beauté, nous ramènera aussitôt ce généreux génie qui sans

cesse voltige autour de l'homme, et souvent y pénètre, sans jamais oser y séjourner, tant il s'effraie de l'imperfection de la nature terrestre.

Par quelle beauté sensible ou spirituelle l'homme se laissera-t-il attirer ? Quels seront ses appuis pour s'élever à la vérité ? A quelle source puisera-t-il le baume fortifiant qui puisse affermir ses espérances, en les purifiant ?

Il y a la nature, il y a les livres, il y a la conscience, – trois sources de science, – et aucune d'elles ne peut être sacrifiée à une autre.

Ce que tes sens sont impuissants à percevoir, par manque de délicatesse native, les livres de ceux qui furent mieux doués que toi te l'enseigneront ; et ce que les écrits de tes prédécesseurs ont de trop dogmatique pourra se mitiger par ton observation attentive des phénomènes de la vie présente. Il te restera alors ta conscience pour contre-balancer les impressions de ton esprit et de tes sens. Tu consulteras ce prisme où viennent se briser les rayons de l'idéal et de la vie terrestre. Dès que tu verras la lumière, de quelque endroit qu'elle te paraisse venir, tu la contempleras ! L'astre qui tourne sur nos têtes nous apparaît chaque jour à deux points opposés de l'horizon. Il s'élève à l'orient, pour décliner à l'occident ; et de part et d'autre, ses rayons apportent la vie. Pendant les jours d'été nous le voyons resplendir glorieux dans un ciel serein ; aux jours hivernaux, il ne jette que des clartés intermittentes à travers les lourdes et ondoyantes nuées ; mais ses rayons sont toujours des fleuves de joie vers lesquels tout être qui aspire à la vie, se tournera. Tu ne regarderas donc pas d'où tombe la lumière, et, dès que tu l'auras aperçue par l'intelligence de ton esprit ou la clairvoyance de ton cœur, tu lui rendras grâce. Tu ne diras pas : Ceux-ci possèdent la vérité, qui portent tel vêtement ; et ceux-là sont dans l'erreur, qui s'expriment en tel dialecte. Tu chercheras la sincérité dans le discours des hommes, ne les jugeant que par leur intention. Tu ne verras plus alors que des frères mortels inégalement partagés de la nature et de l'esprit. Il n'y

aura plus pour toi ni amis ni ennemis, mais des porte-voix de Dieu, plus ou moins sonores. Oubliant ta chétive personne, la haine d'un juste te paraîtra plus aimable que l'affection d'un pervers. – Et cependant, dans le crime, tu seras porté à ne voir qu'un méfait de l'ignorance, car dans toute créature tu découvriras le rayon divin. Tu seras alors porté à trouver bien imparfaite la justice des hommes, et ton cœur s'élèvera au royaume consciencieux de l'équité. Où est-il ? Hors de ce monde trouble, flagellé par les heures, dans l'immortel esprit où, lorsque le temps aura épuisé sa vie, nous devons tous rentrer.

Le mouvement philosophique qui s'est produit depuis un siècle et qui a conduit la plupart des penseurs à la méthode expérimentale, a montré les écueils du mysticisme et de la dialectique. On a pu voir les deux chutes dont on était menacé si l'on se livrait entièrement, soit au sentiment, soit à l'analyse pure. De froides et patientes études ont dissipé bien des erreurs, en nous apprenant comment un amour infini, dégénéralant en extase, peut nous faire paraître comme réalité objective les fantômes de notre imagination, et comment une logique étroite peut nous faire dévier de la haute raison par une analyse trop subtile. Il se formera une philosophie tempérée, plus humaine et qui pourra à la fois satisfaire le cœur et l'esprit. On ne se livrera plus sans crainte aux séductions d'une métaphysique transcendante. Le progrès des sciences naturelles a été rapide ; mais, d'entre ceux qui s'y sont voués, quelques-uns ont cru pouvoir éliminer l'idée de l'infini de l'intelligence humaine, et par là ils ont restreint les horizons de la pensée et comprimé l'élan des cœurs. L'équilibre des facultés sentimentales et rationnelles a été rompu, et l'on s'habitue à considérer l'homme comme une créature indépendante de Dieu.

Qui oserait blâmer le positivisme, en tant que méthode des sciences naturelles ? Qui oserait contredire l'expérience ? Le positivisme ne sort de sa sphère que lorsqu'il conteste son domaine à la psychologie, et qu'il tente de démontrer sur la matière l'inanité de nos aspirations vers Dieu.

L'infini ne peut se prouver que par cette lueur même d'infini qui nous éclaire.

Nous sommes entourés d'un cercle de ténèbres pénétrables, qui se perd en d'autres cercles de plus en plus ténébreux. L'esprit s'y aventure plus ou moins loin, pour arriver inévitablement à la région opaque. S'il ne veut exercer son activité que dans la première zone, il pourra y enfoncer de plus en plus sa lumière et arriver à des résultats pratiques ; mais il ne découvrira que des causes secondes, auxquelles il ne voudra pas s'arrêter, et qui n'auront pas accru de beaucoup la science de l'âme.

Ces découvertes charment bien des intelligences, sans répondre néanmoins au besoin des cœurs. L'œil clair du savant distinguera parfaitement les phénomènes qu'il analyse, mais il se troublera dès qu'il voudra pénétrer au royaume de la pensée pure et le mesurer géométriquement.

Il devrait sembler naturel aux positivistes d'avoir, pour me servir de l'expression d'un poète, le grave respect de l'Ombre, et de demeurer dans le cercle où leur vue puisse s'exercer avec certitude. Cependant, il semble naturel aussi qu'ils soient souvent tournés vers le grand mystère qui les étreint. De même que la vie aime à se perpétuer, l'âme aspire à se déployer dans l'infini. Ce désir, les esprits fiers l'apaisent par la philosophie ; d'autres, plus modestes, par un culte religieux ; la plupart, par des œuvres de justice et de générosité, avec lesquelles ils comblent l'abîme inconnu. Ceux-là même qui prétendent que le spiritualisme jette le trouble dans la raison, viennent l'affirmer par le travail laborieux auquel ils doivent se livrer pour éliminer l'infini de leur pensée. Lucrèce, en nous dévoilant son sens poétique et les nobles formes de son génie, nous pénètre de cet idéal qu'il montre, en dépit de ses raisonnements, ailleurs qu'en la matière. Il nous convainc ainsi de ce dont il tente de nous désabuser. Ce sont peut-être les extravagances des philosophes anciens, qui, voulant diviser et subdiviser l'infini, se montraient trop affirmatifs en des questions de métaphysique, qui ont suscité plusieurs fois cette réaction par laquelle on arrive à chercher dans la matière seule le ressort qui nous fait penser. Ces penseurs illustres, qui étonnèrent l'antiquité et le moyen-âge



par la subtilité de leur génie et la magie de leur style, ont avancé, il est vrai, maintes erreurs ; mais tous ont un fond de vérité qu'ils n'altèrent qu'en voulant être trop précis et ne reconnaissant pas de bornes à leur entendement. Bien que Pascal soit parfois absolu en sa philosophie, nous pouvons le croire lorsqu'il nous dit :

« La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. » – et qu'il ajoute : « Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore " par le cœur „. C'est de cette dernière sorte que nous connaissons les " premiers principes, „ et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point part, essaie de les combattre. »

Nous devons avoir les regards sans cesse portés vers quelque objet supérieur à nous : c'est la première condition de notre perfectionnement. Cependant, tout bel et noble objet ne nous est pas également utile à contempler ; nos inclinations spirituelles doivent être consultées, pour que notre contemplation soit fécondée par l'amour.

La Perfection absolue contient en elle toutes les perfections, mais des voies innombrables y aboutissent. D'entre les voyageurs sur cette terre, les uns cherchent la raison, la justice, l'équilibre ; d'autres, la charité, cette chaleureuse justice ; plusieurs l'art, c'est-à-dire les divines élégances de l'âme : – les uns et les autres sans trouver le repos. Ce qui ne se parachève pas en cette vie, s'accomplit en des mondes inconnus. Il doit nous suffire de prendre un chemin qui nous élève et nous rapproche de la splendeur que nous rêvons. La vérité éternelle projette des rayons multicolores en traversant les âmes, bien qu'à son foyer elle brille d'une seule et même lumière. Imaginez le monde moral sphérique, et voyez comment ceux qui se sont d'abord éloignés pour aller dans des directions opposées, peuvent néanmoins se retrouver. Le point de départ est la bonne intention. Le trajet se fait par des routes diverses, mais le but réel est le même : le bonheur parfait, seul objet qui nous remue et nous

fasse vivre. A mesure que nous nous en approchons, les différences entre nous s'effacent. Ainsi se réalise la divine fraternité. Ceux qui cherchent la perfection s'unissent invinciblement. Plus on s'avoisine de l'idéal, plus la pensée est vivace, et plus les sentiments augmentent d'intensité; c'est une ardeur de vie que rien ne peut éteindre. Au contraire, l'éloignement de l'idéal produit la cécité des esprits et l'indifférence des cœurs : on se presse dans la vie sans se voir ni s'aimer. Mais tous les regards portés vers une réalité supérieure, de quelque endroit qu'ils s'élèvent, et quelle que soit la diversité apparente des buts, finissent par se réunir au foyer de la vérité et de l'amour.

Je crois que nul homme ne doit prétendre forcer la croyance d'autrui. Je crois aux inspirations du cœur, à la vérité des impressions naturelles et spirituelles perçues par un bon organisme et un noble cœur. J'aime à penser que lorsqu'on chasse de soi toute pensée d'ambition et d'orgueil, et qu'on s'emplit à la fois de la crainte de faillir et de l'amour de cet univers, — dont nous n'apercevons qu'une face, extérieurement lumineuse, — on se place en des conditions favorables pour recevoir l'inspiration divine. C'est le plus souvent une fausse science, née de la foule des termes restés en une mémoire trop impressionnable, qui nous entrave en notre recherche de la vérité pure. Les mots sont comme des points noirs qui absorbent la lumière. Ils pèsent sur notre âme qui en est comme toute chargée et ne peut plus s'élever à "l'inspiration,, c'est-à-dire au point suprême où le Divin la touche et lui donne, non la vérité absolue, mais quelque pâle rayon dont elle est illuminée. C'est donc à l'homme de se dépouiller de tout ce qui l'appesantit et le souille, pour monter aux régions sereines et réfléchir en soi la lumière primordiale. Il est alors "inspiré,, c'est-à-dire qu'il est dans l'état de concordance et d'harmonie infinies. Il écoute parler en lui l'univers, qui est une expression de Dieu. Il en possède toutes les voix et toutes les formes. Puisqu'il se sent sincère, il a confiance. Il ne redoute pas l'océan de mystères qui l'enveloppe et où il va bientôt s'enfoncer. S'il se trompe par défaut de nature,

son erreur est encore lumineuse, car, par la sincérité, il touche à Dieu.

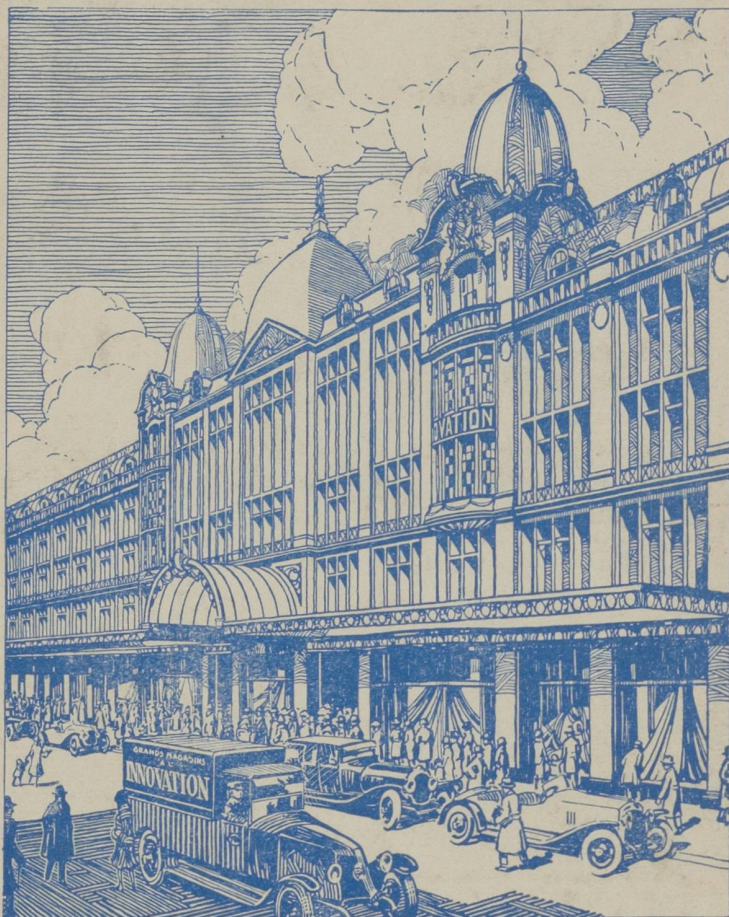
Ah ! certes, les sincères ne sont pas toujours les forts, mondainement ! Leur bonté, leur tendresse, leur modestie extrême, qui les font acquiescer à toutes les paroles sonores d'autrui, leur ôtent un peu de l'intelligence des choses terrestres ; mais ne valent-ils pas mieux que ces habiles pour lesquels il n'est point de perspectives infinies, et surtout, que ces prétendus clairvoyants qui se disent les seuls dépositaires de la vérité absolue.

Ainsi, la perfection ne peut-elle se montrer en l'humanité, et tout mortel est-il couvert de taches de nuit. Tantôt c'est le cœur qui s'est enflé au détriment de la réflexion, tantôt c'est le jugement qui a paralysé l'âme en ses effusions ; parfois, c'est l'esprit, trop délié, qui, par ses subtilités, a porté atteinte au cœur et au jugement. Chez les uns, il y a trop d'humilité ; chez les autres, trop de froideur ; chez la plupart, trop de vaine gloire.

Il faut donc que l'homme, ce passager de l'espace, toujours comme arrosé de ténèbres et de clarté, ne demande point à l'humanité ce qu'elle ne peut lui donner ; qu'il admette l'imperfection nécessaire, et qu'il se contente, pour juger l'individu, de mettre en balance cet amalgame de vices et de vertus, qui forme la nature humaine. Qu'il se dise : Ceux-là sont excellents qui n'ont en eux qu'un seul coin d'ombre. Qu'il les aime pour leurs côtés lumineux, mais qu'il ne fasse pas la tentative vaine d'anéantir ce coin obscur dont nul esprit ne sera préservé, l'humanité durât-elle aussi longtemps que l'univers. Qu'il tourne ses conseils vers les ténébreux, vers ceux qui, aveuglés par leur personnalité, se disent toute clarté et se croient des rayons purs de l'esprit éternel. Impeccables ils se disent, et armés du glaive de Dieu, comme si Dieu n'était pas tout amour et toute miséricorde ! La vertu des saints, c'est la prudence. Qu'un mortel, vivement pénétré de la fugacité des choses, s'ensevelisse au cloître et s'y tienne muet, agenouillé sur la dalle mortuaire, qui pourrait lui en faire un grief ? Mais que, du fond de l'oubliette où son idéalisme l'a fait descendre, il veuille entraîner à soi toute l'humanité, en la menaçant d'anathème si elle se livre à ses instincts joyeux, ne serait-ce pas faire acte d'orgueil ? La

passion religieuse extrême ne peut s'accorder qu'avec l'humilité
extrême. Aimer de s'agençant sous le regard de Dieu ne peut

Acheter A L'INNOVATION c'est bien acheter



A L'INNOVATION

Maison vendant le meilleur marché
de toute la Belgique

RUE NEUVE

BRUXELLES

10 MAISONS :

Bruxelles - Ixelles - Anvers - Liège - Verviers
Charleroi - Namur - Gand - Bruges - Ostende

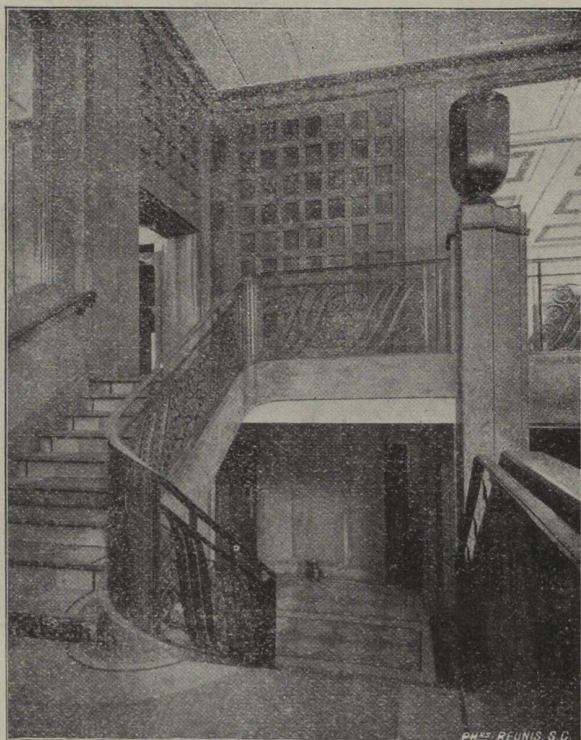
son erreur est encore lumineuse par son l...

MERBES-SPRIMONT

SOCIÉTÉ ANONYME


2, Rue de Suisse, 2, BRUXELLES

Marbres ::= Travaux
de Grande décoration



Eugene Herdies, etc., etc.

passion religieuse extrême ne peut s'accorder qu'avec l'humilité extrême. Aimer de s'anéantir sous le regard de Dieu ne peut porter l'homme, que par une contradiction, à s'affirmer audacieusement devant ses semblables.

 n est mené à la philosophie par diverses voies. La plupart y arrivent d'un pas tranquille, et, dans la maturité de leurs ans, portent leurs fruits de sagesse. Mais la philosophie peut naître aussi d'un naturel passionné ; elle est alors comme la fleur éclose d'un sang généreux. Ceux que leur nature ardente y destinait ont été chaque jour instruits par la vivacité de leurs émotions. Frappés du désaccord de leurs désirs avec la réalité, ils ont longtemps flotté avant de trouver le site paisible où ils pussent atterrir. Un monde de pensées germait en leur sein ; mais ces pensées, dictées par les impressions, étaient disparates. Tour à tour rayonnantes et brumeuses, comme soumises à la température extérieure, elles leur donnaient une mobilité de caractère qui, pour les peu clairvoyants, semblait révéler la légèreté du cœur. Il n'en était rien pourtant ! Sous ces flammes fugitives, variant sans cesse les expressions de leur âme, couvait un feu secret et durable. A mesure que les jours, les mois, les années s'y amoncelaient, la méditation y répandait ses ombres, noyant les détails dans l'ensemble, et les phénomènes dans la loi. Le sentiment se généralisait par le travail de la pensée, dirigée vers les souvenirs et déjà instruite par l'expérience. De cette généralisation naît l'amour universel. Il germe sur les premiers éblouissements de passions intenses qui se transfigurent lentement en un amour empreint de mélancolie et de pitié. La mutabilité de toutes choses effraie celui qui aime vivement ; il est porté à contempler la fragilité de sa nature en présence de cet idéal sur lequel le temps projette ses ombres vacillantes et difformes. Il cherche un refuge ; il veut s'élever au-dessus des événements, et il s'aperçoit avec douleur qu'il est emporté dans un tourbillonnement de mort. Qu'advient-il ? Les clartés trop vives pâlissent, les obscurités s'éclairent ; la vie, plongée comme en une pénombre, semble l'aube d'un grand jour et s'emplit d'un merveilleux mys-

tère. A la passion irréfléchie, succède l'amour paisible, bienveillant, qui oblige à vivre dans une heureuse confiance. Les larges vues du cœur font les larges vues de l'esprit. L'âme, jusque-là éprise des mélodies isolées, s'enivre à une harmonie où les plus joyeux cris sont mêlés à des sonneries funèbres. Deux formules se présentent tour à tour à l'esprit : « Immortel, tu dois périr ! » – « Mortel, tu ne périras pas ! » C'est le travail de l'unification, où l'on voit aux prises l'aspiration et la crainte : les qualités expansives refluent sur elles-mêmes au choc de la réalité et engendrent la philosophie. Ne faut-il pas pour triompher de l'accident, pour échapper au temps, ce dévoreur d'affections, s'unifier, se condenser, s'éterniser, en remontant aux lois qui nous régissent ? Le ciel et la terre, l'immuable et l'instable, le désir, la crainte, la joie, tous les sentiments humains s'entremêlent pour ne plus former qu'un groupe fait d'amour et d'abnégation : – « O fleur épanouie, si tôt vous serez flétrie ! » – « O fleur flétrie, si tôt vous renaîtrez ! » Action réciproque du fini sur l'infini, par laquelle les extrêmes se relient. L'éternité est-elle autre chose que les mesures du temps unifiées ? La contemplation des métamorphoses de la nature achemine à cette compréhension. Les diverses saisons de l'année, de même que les divers âges de la vie, se pénètrent : l'enfance porte sa réflexion triste, et avril est traversé de la rafale hivernale. Le commencement se tourne vers la fin, la fin vers le commencement ; les deux extrémités se rejoignent, produisant le cercle infini où vibrent tour à tour les voix de la vie et les voix de la mort. Tant que ce grand cercle ne s'est pas produit en l'âme, l'esprit et le cœur n'ont pas atteint leur maturité ; il y a absence soit d'amour, soit de réflexion.

Rien n'abonde en phénomènes comme des passions ardentes longtemps contenues, qui ont monté insensiblement de l'instinct au sentiment, du sentiment à la pensée, et là se sont plongées dans l'abstraction. Grandeurs, misères, énergies, sévérités, abandons, troubles, objets funèbres et choses joyeuses, toute la vie s'y retrouve. Il a fallu comprimer ses plus poignantes émotions, convertir la sève en larmes, demeurer serein pourtant, et toujours songer sans qu'un pli altérât le front : songer, non de l'esprit, mais de l'âme tout entière. C'est la fusion en un seul être des éléments les plus hostiles : de la passion et de la

raison, de l'illusion et de la réalité. La passion, toujours absolue, veut incendier le jugement, et ce dernier éteindre la passion. L'illusion, l'enivrement des formes, l'art, d'une part ; et de l'autre, la réalité et la vérité sévère. Que d'années de souffrances pour réconcilier en une philosophie d'amour, ces deux champions : la beauté et la justice ! Que de conceptions bizarres et de rêves aventureux ! Le cœur s'opiniâtre, se mutine devant la réalité : il défend ses sauvages naïvetés contre l'expérience ; de là, des créations singulières et des apparitions qui surprennent. Ne vous étonnez pas : dans le sombre groupe des pensées abstraites, la statue de l'enfance montrera encore ses blancheurs et ses vagues linéaments. Douée de sa seule candeur, l'âme a pu résister aux cruelles déceptions de l'analyse. Le désir de connaître, éveillé par les tourments de la passion, voulait anéantir le désir d'aimer, mais l'orgueil a été paralysé en son élan par la compassion morale et a laissé à l'âme cet asile mystérieux où l'esprit contemple en paix son idole. L'instinct prime-sautier a survécu à l'expérience, et la philosophie s'est alliée à l'art, ne voulant pas en triompher. C'est la haute philosophie, faite de clémence et de générosité. D'où est-elle sortie ? de la passion. Qui l'a fécondée ? la réflexion. Qu'en est-il né ? une espérance qui ne finira point.

Tous les hommes se meuvent à la recherche du bonheur et sont portés, selon leur nature, à la contemplation ou à l'action. L'ascète, dans la paix du désert, tente de s'élever au-dessus des accidents de la vie ; jetant un voile sur la réalité, il aime à s'éblouir à la lumière de son idéal. Son attention ne s'exerce plus à l'extérieur, et toute sa vigilance est consacrée à la garde de ses propres sentiments. Quand il connaîtrait les vices et les misères du monde, en serait-il plus grand, au point de vue où il se place ? Se serait-il élevé d'un échelon sur cette échelle des rêves où, à nos yeux, il se transfigure en fantôme ? Ne serait-il pas plutôt descendu de la région paisible où il espère vivre toujours ? Ce qu'il veut, c'est la simplification, l'épuration personnelle, le rayonnement intérieur de l'âme, le bonheur ineffable de se sentir plongé en ce foyer d'amour qu'il nomme Dieu : — doux enlèvement de la faiblesse par

la force, du temps par l'éternel, de la créature par le créateur ! Cependant, la sérénité n'étant elle-même qu'une céleste mélancolie, les images de tristesse reparaissent encore dans l'auréole de l'espérance d'outre-monde. Sous la voûte la plus azurée on voit ramper l'insecte éphémère, et le reflet de la tombe se projette en une ombre démesurée sur le champ des religions. Les plus grands désespoirs, tournés vers l'éternel, se transforment en une mélancolie résignée. L'élément triste existe ; il ne peut s'anéantir au cœur de l'homme : il se nuance, se voile, se répand en molles ombres sur toute l'existence. On n'échappe aux cris que pour vivre dans les soupirs ; on n'évite le tumulte des foules que pour entendre le perpétuel murmure des solitudes. Mais cette vie contemplative, supérieure aux passions, ne peut être goûtée que des âmes innocentes et des rares infortunés placés au faite de la pyramide des souffrances humaines ; elle n'est une consolation qu'à ceux pour qui cette vie est perdue sans retour, — " *stella matutina* „ de l'aube d'une vie meilleure au crépuscule de la nôtre. Elle nous paraît impuissante dans la réalité et ne vient point en aide aux cœurs ardents qui sont aux prises avec des malheurs qu'ils croient remédiables. Pour ces derniers, ce n'est pas le charme de l'extase qui, les détournant de leurs vues, les empêchera de lutter. Ils ne veulent pas encore plonger dans le céleste abîme ; ils ne veulent pas encore se croiser les bras sur une poitrine embrasée du désir de vivre : ils cherchent auparavant à épuiser leurs forces sur le point de l'espace où Dieu les a placés. Ils ne sont pas seulement des âmes pensives : ils ont des faibles à protéger et des ennemis à combattre. Voulant être humains, ils s'effraient du sublime, laissant à d'autres les divines entreprises. Ils l'aperçoivent aussi, cette étoile de salut qui brille au ciel de l'avenir ; mais le navire Humanité est en détresse ; peut-être l'étoile ne le sauvera-t-elle pas... Que les hommes de bonne volonté se hâtent donc aux cordages et aux avirons pour secourir l'équipage ! qu'ils sauvent ces passagers, pour qu'ils puissent contempler dans la sécurité l'astre qu'ils ont failli ne plus revoir ! Quelle reconnaissance ne mériteront-ils pas pour avoir permis aux âmes de prolonger leur vie présente, en tirant les corps du péril ! Telle est l'œuvre de ces hommes qui ont pris pour idéal le bonheur présent de

l'humanité. Ils tentent de sauver, nourrir, vêtir, grandir, fortifier les corps, trouvant dans le monde apparent la profonde assise sur laquelle doivent s'exercer les intelligences libres. Ils savent que sur un sol pauvre la végétation est malade, et que l'humanité ne sera grande que le jour où circulera dans ses veines un sang généreux. Mais que tes formes sont rudes, ô Générosité ! Que tes accents sont discords pour les solitaires qui songent, retranchés dans l'azur ! Combien d'emporcements se mêlent à tes viriles tendresses ! Tu es semblable à ce nuageux ciel de février tourmenté par les vents hivernaux, qui ne cesse d'inonder et de réveiller sous ses pluies fécondantes la terre engourdie. Ah ! si l'existence de ces hommes qui se dévouent à l'humanité n'a pas cette paix qui nous séduit dans la vie des solitaires, elle est remplie de nobles travaux et d'augustes indignations, qui nous montrent qu'ils n'ont pas été sourds à l'appel des infortunés et qu'ils ont cherché avant l'heure de la mort, une réalisation à leur amour. Esprits belliqueux, ils ne trouvent leur félicité que dans le triomphe de la justice. S'ils tournent leurs efforts vers une société qu'ils croient mal établie, ils savent néanmoins se résigner à tous les accidents de la nature, reconnaissant que les lois qui régissent la première sont modifiables, tandis que celles qui gouvernent la seconde sont nécessaires. Et voilà leur grandeur ! c'est d'admettre la contemplation et l'action, l'idéal et la réalité. Ils disent aux fleurs sauvages : « Vous nous charmez. » Et aux arbres utiles des vergers : « Nous vous rendons grâce. » – Chacun de nous suit son penchant, qui lui assigne son rôle en ce monde. Dieu a voulu que, près des terres labourables, il y eût des roches fleuries ; que, près des hommes d'action, il y eût des songeurs. Son souffle anime tous les cœurs sincères, à quelque sphère qu'ils appartiennent.

Il est des hommes épris de la vie immatérielle, qui se réfugient aux cloîtres et se font passifs pour mieux s'élever. Dans le monde féerique où ils se transportent, leurs sentiments, que ne contient plus aucune borne, se développent en proportions démesurées et prennent des formes étranges pour le regard spirituel. Leur esprit, se refoulant sur lui-même, acquiert une souplesse infinie et se perd dans les abîmes de la volupté spirituelle. Cependant, leur amour, vague en sa floraison, s'enracine profondément : il a pour base le moi divinisé. L'âme captive en un céleste asile, et jamais meurtrie par les événements, s'exalte dans l'extase et se martyrise dans la gloire du renoncement. Qui possède un tel amour, s'effraie des beautés naturelles dont son cœur pourrait s'éprendre ; il en détourne le regard pour l'abaisser vers les dalles du temple où il s'agenouille. S'il est d'une part en l'imaginaire, de l'autre, il est dans la plus froide réalité : — « Frère, il faut mourir ! » Seules les âmes fortes résistent à l'enivrement des pensées mystiques ; fussent-elles transportées aux cimes du divin amour, elles ne cessent de s'intéresser de là au monde vivant. Chez quelques-uns, cette humilité qui accompagne l'amour religieux, dérive d'un sentiment d'orgueil et s'allie à la haine de ce monde. Il leur arrive, en se reléguant dans l'idéal, de s'y dénaturer. Peu affermis en leur foi, armés d'une volonté faible, ils glissent aux précipices qu'ils tentent de franchir. Leurs extases ne sont plus que de l'oisiveté béate où ils languissent et où leur esprit engendre des fantaisies malsaines. Ils nous rappellent ces mares solitaires perdues dans les forêts, sous les rameaux entre-croisés des chênes. On n'y voit, durant le jour, que douceur, calme, verdure ; mais, à la tombée de la nuit, on y distingue les silencieux hydrophiles, mariant leur noir contour à la blancheur des astres réverbérés. Telles, ces âmes qui, avec une nature vaseuse, se croient les purs miroirs du ciel. Leur merveilleuse devise est : Éternel amour ; mais cet amour, ils l'isolent du monde, lui donnant pour revers le mépris de la vie présente. Aussi leur raison se ressent-elle de cette existence oisive où l'humilité vient s'unir à l'orgueil par le balancement perpétuel des idées de néant et d'éternité. Si un tel amour s'éloigne de l'humanité, il ne se rapproche pas néanmoins de

la nature ; il n'a pour elle qu'une contemplation froide, mêlée même de certain effroi. Lorsque l'homme se range avec défiance au passage de la vie, c'est que le règne du cœur marche à sa fin, et que la fierté dogmatique s'approche du trône que le sentiment déserte. Les prudences, les conjectures, les curiosités inquiètes, envahissent l'esprit de ces reclus qui n'étaient point appelés à une vie austère ; ils se retranchent avec douleur en leur vertu d'emprunt, laissant leur obscur amour se décomposer en haines particulières. Où l'on devait trouver la charité, on n'entend que des paroles apprises qui nous obligeraient à périr de par un texte, et c'est vainement que nous y cherchons l'indulgence réclamée par notre double nature. Rendons grâce cependant à tout précepte qui, nous élevant au-dessus de cette terre, élargit nos horizons, et, par là-même, agrandit notre amour. Si parfois l'exaltation religieuse se montre sous un aspect sordide et inhumain, reconnaissons qu'elle a le mérite de nous pénétrer d'un élément grave, sans lequel l'héroïsme n'est guère possible. Quand de nobles paroles sont inscrites sur une bannière, qu'importe qui l'agite à nos yeux ? Qu'importe le titre qui la décore ? Placés entre ceux qui ne voient que la terre, au mépris des autres mondes, et ceux qui, épris de l'idéal, semblent inutiles à la terre, le penseur ne doit pas craindre de pencher vers ces derniers. Il n'appartient qu'à un petit nombre d'esprits de garder l'équilibre entre les deux courants qui remuent les sociétés, en appuyant leur spiritualisme sur l'humanité. Une part des mortels s'engloutit par la traction de ses appétits ; l'autre, bien petite, s'isole et cherche à s'anéantir dans l'infini. Là où l'homme n'aspire point à perpétuer ses affections, c'est le royaume de la mort. L'être n'y est plus qu'un jouet des forces naturelles, semblable à une nuée de sang, perdue dans l'espace, qui flotte et se dissout sous l'empire des lois fatales. Notre vie ne dure que par la condensation, qui elle-même se produit par le recueillement et la réverbération de l'infini dans le fini. Serments, souvenirs, dévouement, ne peuvent être que de vains mots pour celui qui vogue à la dérive du temps, sans chercher le sol immuable où il puisse jeter l'ancre.

Quel est l'homme qui ose descendre dans les profondeurs de sa conscience pour y trouver des avertissements qui l'engagent à briser des idoles qui font l'enivrement de sa courte vie ? Quel homme voudrait démasquer son propre néant en se rapetissant aux yeux de ses semblables ! Faible et glorieux à la fois, le mortel s'aveugle aux vanités et il appelle à son aide de séduisantes images qui puissent lui voiler sa destinée.

L'homme est la seule créature qui ne prenne pas la création au sérieux. Il essaie de plaisanter agréablement sur la vie et sur la mort, croyant par là faire preuve d'indépendance. Les animaux sont des créatures plus graves, qui chantent à la joie, crient à la douleur, mais ne faussent jamais leurs instincts. Ils sont susceptibles d'amour et de haine, mais ils ne connaissent point l'ironie, cette révolte de la faiblesse qui espère se venger par un peu d'esprit. Les animaux n'ont point, comme les hommes, l'impudence de se donner en spectacle – chose triste, quand on l'approfondit ! – simuler les douleurs vraies pour se faire applaudir d'une foule frivole ! exprimer la gaieté pour l'obliger au rire ! Il faut donc que l'acteur aime, soupire, se passionne pour elle, la spectrale assemblée ! Quelle plus grande preuve de la misère de l'homme ! Se faire prêter une âme étrangère pour essayer de s'émouvoir par le cœur d'autrui ! Ceci est faux, murmure la conscience ; – et l'imagination répond : Ceci est la vérité. Le sentiment jette son voile sur la raison, et l'éphémère se livre à ses joies menteuses. N'y a-t-il pas assez d'émotions à goûter dans la vie réelle, qu'il faille rechercher avec tant d'avidité les réalités trompeuses ? Les voici tous, au lever du rideau, jeunes et vieux, assis sur les gradins. Le vieillard vient montrer combien son cœur est paternel : l'orpheline de la pièce l'intéresse ; il pleure et sourit avec elle, cette belle grande fille fardée dont le père meurt abandonné dans un taudis. C'est ici que l'écolière, sortie pour un jour du couvent, vient chercher son Roméo. Oh ! cet acteur si bien tourné, aux lèvres de corail, aux sourcils d'ébène, et dont chaque parole est une mélodie, elle en raffole chaque soir ! Qui l'en empêchera ? Sa mère ne

fait pas autrement. Oui, et le lendemain, quand le jeune homme sincère, celui qui voudrait unir sa destinée à la sienne, se présentera à elle, l'image de l'acteur aux jambes si bien chaussées, au si joyeux coloris, flottera encore devant ses yeux, et le malheureux se verra froidement éconduit. Est-ce donc là le fiancé qui ose s'offrir à moi ?... – une voix sans mélodie, une mine pâle, un vêtement terne, des paroles sourdes, nulle majesté dans la démarche, nulle grâce dans les mouvements... physionomie honnête, il est vrai, mais peu marquante, et si monotone qu'elle inspire l'ennui ! – Hélas ! la réalité semble bien froide, quand on peut s'aller éblouir aux féeries de la scène, – bien nue, bien pauvre, pour ceux dont l'esprit faible ne se soutient que par l'enivrement des sens, et qui se plaisent à cacher la mort sous de brillants oripeaux ! Longtemps avant l'heure, la foule se presse aux portes du théâtre. Le spectacle sera plein d'attrait. Au premier acte, pendant que le fiancé caracole à l'armée sur son coursier, la fiancée mourra de misère au coin d'une rue. Mais le septuor du troisième acte sera d'un effet merveilleux : on y chantera l'amour et les joies de l'amour. Le beau fiancé reparaitra, couvert de lauriers et brillant d'or et de joyeuse humeur. Oh ! la belle leçon de constance, jeunes spectatrices ! Le quatrième acte sera le plus applaudi : un vieillard s'y doit suicider et chanter en roulades les dernières paroles d'un moribond, avec accompagnement de violons et de flûtes. – Odieuse parodie ! l'homme est donc si vain, si léger, qu'il prend plaisir à voir ses larmes briller au soleil, et à écouter ses douleurs mises en musique ! Meurent sans pitié les pauvres qui tombent sans lui adresser le salut du gladiateur romain ! Périssent ce qui manque d'agrément pour le regard ! et vive l'ingénieux et éclatant décor !

Stériles dépenses d'amour que celles qui se font pour le mensonge ; pluie de perles dans la mer que ces larmes de jeunes filles devant la scène ; soupirs de malades que ceux de ces vieillards spectateurs d'un drame : – meurtre de la vérité par le mensonge sous les yeux de la raison ! N'est-ce pas toujours la danse d'Holbein, plus hideuse ici, parce qu'elle est pleine de mépris pour le monde à venir ? Est-il permis d'admirer l'adresse dans la tromperie ? Qui donc, le premier, a appris aux hommes à jouer la comédie ? Cette fausseté qu'on admire sur la scène,

et qui se glisse jusque dans notre vie familière, n'est-elle pas le fruit de la révolte de l'âme, irritée de se voir logée en un corps de chair ? Pour se venger de la mésalliance, elle se joue du corps, et en fait son "mannequin,, : de là, le théâtre. Amuse-moi, en parodiant la vie, dit-elle :... et l'on voit des hommes gambader dans une arène, et se reposer sur eux-mêmes, aux applaudissements de créatures mortelles ! Foule avide de comédies, si ces sentiments que tu prodigues à des fantômes de vérité, tu les reportais sur les martyrs de la société qui souffrent inconnus dans l'impasse des ténébreuses misères, combien tu aurais mérité de tes frères et de Dieu ! Manquent-elles ici-bas les infortunes à soulager ? Les pauvres, les tristes, les malades, ne composent-ils pas l'humanité presque tout entière ? A l'heure où les grands lustres, glissant leurs rayons sur les rampes de la salle, font resplendir les toilettes superbes, à l'heure où les tressaillements du rire agitent le public à l'audition des méchantes saillies, aux mansardes des maisons voisines, des enfants misérables périssent sans secours aux froides étreintes de la pauvreté !

Volat ambiguus mobilis alis Hora...

Nous croyons surveiller nos horloges : ce sont elles qui nous observent, froides et impassibles devant nos ardeurs et nos souffrances. Leurs sonneries sont autant d'avertissements pour qui les veut entendre. A chaque heure nouvelle, elles nous crient, de leur timbre argentin, que la mort à fait un pas vers nous, et que nous nous enfonçons d'une ligne dans la terre ténébreuse. La nature, moins cruelle, procède par nuances et nous mène par gradations insensibles de l'aube au crépuscule. C'est nous mêmes qui avons accentué la marche du temps, en imaginant, avec notre esprit mathématique, ses divisions et ses subdivisions. Au palais aussi bien qu'à la chaumière, l'horloge mesure à chacun les plaisirs et les peines. Cet effrayant meuble, debout dans un angle de la chambre, comme un intendant de la mort, tient compagnie aux enfants et aux vieilles gens, qui ne songent guère à sa

fatalité. Beaucoup portent sur leur poitrine une petite montre de métal qui fait entendre son froid tic-tac, non loin de ce coeur de chair et de sang – autre mesureur de la vie – agité de nos joies et de nos chagrins. – Mais d'une part c'est le temps inexorable, conçu par notre pensée ; de l'autre, le temps modifiable qui vit en nous et forme une qualité de notre être d'aujourd'hui. Nous pouvons retarder ou précipiter les pulsations de notre coeur ; mais ses ressorts seront un jour brisés, en présence d'un balancier insensible. Entre temps, nous vivons de confiance, étourdis que nous sommes par le tourbillon des choses passagères qui nous enveloppent.

Nox venit, et secum somnia nigra trahit.
Ovide.

Il est remarquable que les émotions que nous éprouvons en nos rêves soient plus vives que celles qui nous surviennent à l'état de veille. Éveillés, nous ne sommes émus aussi profondément que lorsque nous sommes placés en certains milieux, tels que la nuit, la solitude, l'hiver ; alors le sang reflue promptement de la tête au coeur.

L'horreur de certains songes nous étreint l'âme, le corps n'étant plus là, avec ses sens ouverts, pour la distraire. Lorsque, en rêve, nous entendons sur le plancher les pas d'un assassin, une révolution indescriptible s'opère en nous, révolution qui serait bien moins terrible si nous voyions en réalité un inconnu se précipiter sur nous en brandissant une arme. Oui, pendant le sommeil, pendant l'abandon du corps, une ombre mystérieuse plane sur notre âme, qui se plonge en un océan de terreurs surhumaines. Le cauchemar, rêve morbide qui ébranle tout l'organisme, peut parfois produire une sorte de catalepsie. C'est dans un tel accident qu'il est difficile de distinguer la cause de l'effet, de préciser lequel des deux, du corps ou de l'âme, a commencé l'action. – C'est le corps, dites-vous : l'estomac est-il surchargé, des vapeurs malsaines montent au cerveau, le peuplant d'images funèbres. Les embarras de la digestion se communiquent à l'âme, qui se traîne dans un labyrinthe d'effrois.

Plus le trouble de l'organisme augmente, plus les fantaisies du cerveau se pénètrent d'horreur, et le moment arrive enfin où le coeur est si violemment remué, qu'une secousse se produit qui réveille le dormeur. C'est aussi le moment où un assassin qui se tenait blotti dans un coin de l'imagination vous plonge silencieusement son couteau dans la poitrine. Et vous ajoutez : C'est d'autant plus le corps seul qui fait naître le cauchemar, que, pendant le sommeil, nous sommes privés de volonté. L'imagination, bercée par la vie animale, se laisse aller à la dérive, suivant les divers phénomènes des sens, et le vieux proverbe dit vrai : Quand l'homme dort, il a la tête en l'estomac. — Ceci semble plausible ; mais comment expliquer que, dans un songe, les événements se soient succédés avec ordre, et par d'ingénieuses combinaisons ? Comment expliquer que la mort se soit approchée de vous progressivement, "rationnellement ?" — J'imagine un exemple. Je rêve que je me promène dans une rue populeuse. En traversant la foule, j'y aperçois une figure antipathique. L'impression est réciproque. L'inconnu et moi, nous nous saluons ironiquement, et entraînés l'un vers l'autre par un mutuel sentiment de haine, nous nous lançons des sarcasmes. Déjà nous en venons aux injures et nous prononçons des paroles de vengeance... — Ici se machine dans notre cerveau surexcité un affreux guet-apens qu'on nous prépare : — nous l'avons subitement pressenti ; nous voyons le scélérat ourdir sa trame ; nous assistons à l'agencement du piège qu'on nous tend. Enfin ! l'oeuvre de fatale vengeance sera bientôt accomplie, nos transes finiront, car la mort approche, elle nous poursuit, la voici!... Comment fuir, puisque cette porte nous l'avons vue se fermer il y a peu d'instant, — sans doute par une infernale précaution?... et c'est contre cette porte, que nous devons périr ! L'assassin monte l'escalier sonore ; il approche, le pistolet au poing ; une détonation retentit... et nous sommes éveillé !

Pourquoi donc ma mort a-t-elle été si régulièrement amenée ? Pourquoi les phénomènes de ma pensée n'ont-ils pas eu une marche capricieuse, comme la souffrance ? Pourquoi cette douleur aiguë qui me réveille ne se fait-elle sentir que lorsque l'assassin a pu mûrir tous ses projets de vengeance, et a mené son meurtre à bonne fin ? Ne pouvais-je recevoir une balle ou

un coup de stylet au coeur au moment où j'y pensais le moins ? Mais non, les faits se sont logiquement enchaînés : j'ai vu ma perte préparée dès la première altercation avec l'inconnu ; j'ai vu le développement du forfait dont je devais être la victime ; j'ai pu compter les dernières minutes que j'avais encore à vivre. Je cherche un autre exemple... Je suis sujet, j'imagine, aux tintements d'oreille. Ces tintements me surprennent toujours "à l'improviste,, tantôt dans la veille, tantôt dans le sommeil. Cette nuit, je rêve entendre un roulement de tambours : c'est que je suis militaire et que nous sommes sur le champ de bataille. Mais ce roulement de tambours est-il venu frapper sans raison mon oreille endormie ? Se fait-il entendre sans cause, comme lorsque je suis éveillé ? Non, un rêve l'a amené ingénieusement. Je lisais un journal ; j'y appris la déclaration de la guerre ; l'époque de la conscription étant arrivée, je pris dans l'urne un malencontreux numéro, et je dus partir après avoir fait mes adieux aux parents, aux amis, aux voisins. Deux mois se sont écoulés... – c'est aujourd'hui ! – et maintenant que tout est prêt pour l'attaque, les tambours sonnent la marche guerrière et le vacarme commence en mon cerveau...

Se pourrait-il que mon corps eût sur mon esprit un effet rétroactif ? qu'au moment où le cataclysme s'y produisit, ma pensée reculât en préparer logiquement la cause ? Faut-il supposer que les mesures du temps soient détruites pendant le rêve et qu'en un même clin d'oeil nous puissions voir le passé, le présent, l'avenir ? que ce temps, qui me parut si long et qui vient de s'écouler entre l'époque de la conscription et le moment où les tambours battirent, n'ait été que d'une seconde ; que pendant cette seconde, c'est-à-dire, "instantanément,, mon esprit rétroagissant ait imaginé les longues péripéties de l'événement qui devait se produire ? Questions insolubles tant qu'on n'aura pas précisé ce qu'est la chair et ce qu'est l'esprit, tant qu'on n'aura pas surpris la pensée circulant dans les fibres du cerveau, tant que l'homme n'aura pas acquis un sixième sens. L'âme est-elle cause ou produit ? Qu'est-ce qu'une vie d'homme sans âme ? Qu'est-ce, sur la terre, qu'une âme sans chair ? Où est la réalité, où est l'illusion ?

Fermons les yeux et tenons-nous recueillis, si nous voulons assister à la germination de notre pensée. Il semble qu'elle se développe dans le tissu extérieur du cerveau, là où les sensations se produisent vivement. Plongeons-nous quelques moments dans le silence, nous sentirons comme les idées nous viennent fortuitement, et comme leur vol est capricieux. Elles voltigent, dirait-on, dans l'atmosphère qui nous entoure, attendant que l'une ou l'autre porte de l'esprit s'entr'ouvre ; et cette porte entr'ouverte, c'est comme un état de passivité momentanée des fibres, né des ondolements de la vie dans le corps. Voici que des vapeurs montent au cerveau : il devient obtus ; voici qu'elles se dissipent : il est alors tout clair, tout réceptif aux idées ambiantes. Une idée approche, sentons-nous ; nous allons la saisir, nous allons l'exprimer :... mais le sang dégage une nouvelle brume, qui afflue à la tête. Impossible de fixer l'idée ! Nous n'avons fait que la sentir. Notre esprit n'était pas apte à l'accueillir lorsqu'elle s'est présentée : l'idée nous a glissé sur le front. D'abord, c'était une sensation vague qui nous tournait vers certaines régions spirituelles, et une volonté inquiète qui planait au-dessus. L'esprit désireux voulait s'ouvrir aux atomes indéfinis errant dans l'espace. Puis, voici qu'un groupe se présente, se dessine. La volonté s'en empare, le formule.... mais est-ce bien l'idée qu'elle cherchait, et dont elle n'avait qu'une vague intuition ? Le jugement est consulté : c'est bien cela ? Ne lâchons pas l'idée ! Que la volonté s'y fixe et cisèle l'ébauche informe ! La pensée éclot, s'orne, se parachève.... Nous connaissons maintenant la marche de notre esprit : – instinct qui d'abord porte notre attention vers telles régions spirituelles, – état réceptif, – esprit qui accueille l'idée, – volonté qui se dirige vers la sensation germante, – jugement consulté, – volonté qui se remet à l'oeuvre, ornant, élaguant, repoussant, – satisfaction de l'âme, – triomphe de la pensée, – manifestation extérieure. Comme il serait intéressant de pouvoir décrire la métamorphose des sensations en pensées, et de donner la topographie du cerveau par la seule analyse intime ! Je juge : – où siège le jugement ? J'ordonne : – où siège la volonté ? Je réfléchis :

— dans quelles profondeurs se réfugie ma pensée ?... L'âme est dans la base des sourcils, a dit Straton. Il eût pu dire : la volonté. Si la contraction ramène au centre, l'expansion fait rayonner du centre au dehors ; d'où, la puissance imaginative résidera plutôt vers les tempes. Ne semble-t-il pas que les idées, échappées du type éternel, errent comme des ombres dans la nature ? Attirées vers le front de l'homme, par des idées innées et congénères, tantôt elles se groupent à son sommet, tantôt elles paraissent gagner l'intérieur du cerveau.... Admirable sujet d'étude qui n'aura jamais qu'une valeur subjective, observations trop nuancées, trop délicates pour être généralisées. A chacun d'y voir selon ses yeux ! Nous sommes enveloppés dans nos sensations comme en une vaste fourmilière. Celui qui s'y arrêterait pour les exprimer au fur et à mesure de leur éclosion en pensées, créerait une oeuvre multiple, disparate, étrange ; mais bien des pensées qui semblent sans liaison peuvent être néanmoins liées entre elles par des fils invisibles pour tout autre que celui qui les a conçues. Au vol tournoyant d'un insecte se rattache tel problème philosophique ; à telle image, telle idée. Il se fait en nos fronts un travail incessant de composition et de décomposition, soumis à la loi d'association des idées, qui elle-même naît de l'harmonie de l'univers dont tout les êtres se mêlent et se démêlent, s'enfantent et se dévorent dans une activité providentielle. Frappés des formes capricieuses de la vie, nous sommes souvent portés à n'y trouver que des effets du hasard. Pourquoi des idées arrivent-elles souvent au cerveau après de longs circuits ? Pourquoi se font-elles prier à la porte et ne peuvent-elles être introduites au sanctuaire que par des idées associées ? Pourquoi d'autres, au contraire, entrent-elles à l'improviste et s'installent-elles en nous à notre insu ? Il y a des idées casanières, qui passent des années entières en un même front, et par un trop long séjour y éteignent toutes les autres. Il en est d'autres, voyageuses, à peine saisissables. Certaines idées nous guettent sur une tige d'herbe, tandis que certaines autres descendent des nues et arrivent à nous du sein d'une nature grandiose. Quelle horloge mesurera le temps de leur germination ? — A travers quelles substances ont-elles pérégriné avant de nous atteindre ! Mille questions se pressent pour

déchirer le voile d'ombre qui nous couvre. Que de choses à dire ! Mais il ne suffit pas de voir devant soi une profonde carrière de marbre, il faut pouvoir l'exploiter et en créer des statues et des groupes animés.

A mesure que notre esprit s'approfondit, nous sentons diminuer le sentiment de notre personnalité, et nous voyons notre âme opérer sa sortie de l'amour-propre.

Que manque-t-il généralement aux hommes ? — Le sens intime, — ce sens qui fait l'artiste, le poète, le penseur, et sans lequel on ne peut jamais être génie créateur. S'il nous fait défaut, nous avons, selon la parole de l'Écriture, des yeux pour ne point voir.

Les grands poètes sont les seuls vrais psychologues. Sans poésie, sans compréhension intuitive de la nature, pas de psychologie. Quelques-uns s'imaginent qu'il suffit d'être savant spécialiste, et de s'appuyer sur les sciences positives, pour devenir l'égal d'Aristote ou de Saint Augustin. Pour être psychologue, il faut une grande âme, chaleureuse, modeste, compâtissante, et un esprit doué de divination. Mais on se refuse à reconnaître cette vérité : il y aurait trop peu d'élus !

Dans quel étonnement nous plongent les puissantes "Pensées," de Pascal ! La profondeur de son génie peut seule faire excuser les audaces de son cœur. La passion dans les mathématiques, un cœur qui nombre, quel prodige ! Merveilleux objet d'admiration que cette promptitude à trancher dans l'âme humaine, que ces syllogismes et ces dilemmes accumulés, pour nous obliger à prendre parti dans les questions les plus délicates et les plus nuancées ! Accablement de la vie par la vie, anéantissement de tous les désirs terrestres devant la sombre pensée du néant de l'existence ! En admirant le tour altier des raisonnements du subli-

me penseur, on s'effraye de sa dédaigneuse misanthropie. Divinité et Humanité, tels devraient être les deux grands mots de ralliement. Que l'homme sacrifie parfois de son austérité aux plaisirs frivoles de la vie ; qu'il sache oublier sa vertu pour se mêler aux aveugles ; qu'il leur tende la main au risque de choir de son échelle mystique et d'être entraîné par eux dans la nuit. C'est folie de vouloir jouer l'ange sur la terre. Il est une façon équitable de vivre, aussi éloignée de la dissolution que de l'ascétisme. La commisération nous l'enseigne.

Comme la lutte déforme nos traits, notre esprit critique déforme notre style. Mais il ne faut pas craindre de s'enlaidir, si l'on a l'espoir de se rendre utile. Il est des heures où l'on doit savoir cesser de plaire. Certes, il est doux pour le poète d'écrire des pastorales, et de tenir le lecteur sous le charme de son style ; mais il est grand pour lui de savoir congédier sa muse, pour se mêler à la foule et lutter pour elle en parlant un langage clair et populaire.

De même que d'une graine livrée à la terre peuvent sortir d'innombrables générations de plantes, ainsi d'un objet externe, tombé sous le regard d'un homme de génie, peuvent naître une foule de pensées qui s'engendreront à l'infini.

Faire naître la rêverie, exprimer tout l'infini de la vie en ne se servant que de termes concis ; avoir la pureté, la transparence, et à la fois la vérité ; faire parler, comme par des lèvres d'enfant, un langage philosophique ; sembler serein et cependant montrer que la passion couve en soi ; être moderne par le fond, et antique par la forme — tel est, dans l'art littéraire, le but que quelques écrivains voudraient atteindre. Le plus souvent, leurs désirs sont entravés par leur tempérament : trop nerveux, il ne peut s'accorder avec la sévérité du style ; trop sanguin, il ne permet guère sa condensation ; trop bilieux, il est hostile à son ampleur ; trop lymphatique, il est un empêchement à sa clarté : la phrase ondoie dans la vapeur des songes.

Telle forme brusque de style, qui paraîtrait blessante appliquée à la plupart des sujets, ne déplaît pas dans la métaphysique. Le penseur est dans l'infini, dans l'étendue mouvante et illimitée; l'allure de son esprit n'y peut jamais sembler trop vive. Ainsi d'un homme nageant dans la mer : on ne songe point à sa brusquerie ; quelque violents que soient ses mouvements, ils ne choquent point le regard : ils sont dans l'harmonie générale.

Nous devons pouvoir entretenir en nous quelque grande rêverie qui puisse nous consoler quand la réalité nous aura meurtris. Nourrir une illusion qui élève notre esprit n'est point une oeuvre chimérique, comme la foule affairée se l'imagine. La force intime peut défier les événements ; elle est essentielle, tirant sa chaleur d'un divin foyer.

Les préludes, avant d'exprimer son opinion, sont oiseux : il faut entrer simplement au sanctuaire de la pensée pure. La vanité seule peut porter l'écrivain à tourner dans les méandres de la périphrase. Un langage, qui ne parle ni à l'artiste ni au penseur, n'est que de la poudre plus ou moins habilement jetée aux yeux des lecteurs. Que prouve-t-il, sinon que l'écrivain avait assez de mémoire et de talent pour délayer longuement sa pensée ? Ne voyez en ce littérateur qu'un esclave vendu à qui l'applaudira. Qu'il vous rappelle cet homme dont l'unique ambition est d'être vêtu correctement et d'avoir la désinvolture voulue en certain monde qui se paie de manières apprises.

C'est une erreur de penser que l'expérience doit anéantir en nous les sentiments de poésie. Nos illusions, à l'endroit de la vie présente, peuvent s'évanouir sans que cet évanouissement porte atteinte à l'idéal qui brille en nous. Peut-être même nos déceptions multipliées, nées de la vue claire de l'indifférence et de la perfidie des hommes, doivent-elles jeter le principal aliment à notre amour spirituel... O terre ténébreuse, il nous répugne de croire que tu sois notre véritable patrie !

Nous aimons à entendre discourir les ignorants dont le cœur est expansif, y eût-il dans leurs discours quelque bavardage ; mais il faut qu'ils soient jeunes et de figure agréable. Cependant, nous ne voudrions pas être dans la situation modeste de ceux que nous écoutons avec bienveillance : notre amour-propre en souffrirait. Oh ! vanité sottie ! Comme s'il pouvait exister une qualité plus précieuse que celle qui inspire la sympathie !

Si l'on a perdu jeunesse et beauté, on ne parvient à se faire écouter qu'en forçant l'attention par la voix et le geste, en se donnant soit un air altier, soit un accent confidentiel. Triste métier que celui de tourner sans cesse l'attention d'autrui sur sa personne, alors qu'elle ne peut plus charmer les yeux !

Pourquoi m'approcherais-je de toi, vieillard joyeux ? Que puis-je tirer du fruit de ta longue vie ? – Tu ne fus pas sincère ! Ton expérience ne t'a enseigné qu'à voiler les douleurs étrangères, pour te livrer librement à tes plaisirs. Tu prends des attitudes qui accusent ta frivolité. Ceci prouve ton ignorance ou ton hypocrisie ; car tu dois avoir vu souffrir et avoir assez souffert toi-même pour ne point m'offrir cette contradiction de la vieillesse et d'un esprit hilarant ? Normalement, un enfant naïf et ingénu doit produire, par le travail des ans, la figure d'un vieillard grave et miséricordieux.

C'est par la frayeur de paraître gauche, qu'on acquiert l'air prétentieux. On greffe ainsi le ridicule sur l'ignorance.

Les arrogants sont serviles. Qu'expriment leurs gestes ? Le mépris de la faiblesse et l'estime de la force. Vivant sur l'extérieur, ils dédaignent d'analyser cette faiblesse et cette force. Le lâche se montre audacieux devant le timide, pour redoubler la crainte qu'il inspire : – sa morale va jusque-là.

Ils ont une singulière façon de discuter : ils sautillent sur des extrémités. Il est impossible de les rencontrer face à face. Mille faits insignifiants se sont fixés en leur mémoire trop impressionnable. Vous vous sentez accablé par leurs citations incohérentes. Il faut toujours qu'on les ramène à la question première. Leur faiblesse est de regarder çà et là avec trop d'intensité, et de ne savoir se taire sur certains détails sans importance. Ils sont les hommes d'un livre ou d'une idée, au lieu d'être les enfants de leur génie naturel. Ils théorisent sur la première base venue, ou bien ils répètent avec animation le système de tel théoricien. Si, de votre côté, vous voulez user de citations, ils se rabattent sur l'écrivain dans lequel vous les avez puisées. — C'était un vilain homme ! — Vous objectez que vous jugez la pensée en elle-même, abstraction faite de l'auteur ; mais ils n'entendent pas de cette oreille : ils vous jettent l'homme au devant de son livre. C'est se donner beau jeu. Ils ne peuvent rien d'autre en effet : jouter avec vous, non pour s'éclairer, mais pour se faire valoir.

Il semble que l'idéal qui ne fleurit pas sur le génie de la réflexion, doive nous mener aux injustices.

C'est un des caractères de la sottise, de ne pouvoir jamais se tenir en paix, dans un juste milieu. Il faut qu'elle échappe à la surveillance de la sagesse ; comme l'ivresse, elle veut se faire remarquer, pour sa propre confusion. Le sot ne quitte les manières prétentieuses que pour prendre des airs vulgaires renforçant encore ses défauts naturels. Sentant bien que l'harmonie intérieure lui manque, il tâche d'y suppléer par des artifices qui puissent le faire paraître avantageusement. La présomption l'aveugle : il ignore que la raison oblige à se défier sans cesse de soi.

Plus on se sent puissant par le génie, moins on tient à faire briller dans la vie journalière les marques de son individualité : il suffit bien qu'elles s'impriment dans les oeuvres qu'on doit laisser après soi. C'est comme dans la nuit que l'on travaille

à s'immortaliser. Le génie est comme un oeuf qui serait couvé par l'infini : quand la coquille est brisée par l'être intérieur, on s'aperçoit seulement de la vie qu'il recélait.

Un grand signe de force, c'est la bienveillance pour tout ce qui est sincère. Il n'y a que les impuissants qui soient tout entiers à l'ortographe.

Nous mêlant aux foules sans parti pris de les étudier, et pour le seul plaisir de nous sentir vivre de leur vie, nous épanouissons notre âme, étalant au jour ses fibres les plus délicates. Elle devient alors réceptive aux moindres impressions des sens, et reçoit à chaque instant des chocs salutaires qui la font vibrer. De ces chocs doivent naître nos pensées sur l'humanité. Si nos jugements ne se produisaient pas sur des impressions naturelles, ils n'auraient pas la même valeur générale ; la perception d'un sens ne serait point corroborée ou modifiée par celle des autres, et la pondération, née de la multiplicité de nos sensations, nous manquerait.

Notre individualité ne réside, ni dans notre esprit, ni dans notre mémoire, ni dans notre imagination, mais dans notre volonté. Elle seule, pouvant s'arracher aux influences externes, produit nos mérites et nos démérites, et constitue cette entité qui doit nous survivre. Née de la fusion de nos diverses forces sentimentales et réfléchies, elle n'obéit point aux phénomènes : elle est tout notre coeur, toute notre âme.

Trop de vapeur obscurcit, trop de clarté aveugle. Il faut qu'en nos discours, rien ne fume ni n'étincelle. Une petite lumière dormante allumée à la source de toute clarté, et sans cesse abritée d'une main prudente, nous fait cheminer sûrement à travers les encombres terrestres.

Il est une esthétique dont on ne peut se départir, si l'on aspire à produire des oeuvres d'une beauté universelle. Les Athéniens l'ont trouvée, alors qu'ils étaient à l'apogée de leur civilisation. On peut s'élever au sommet des arts par des procédés nouveaux, mais on ne fera pas mieux que les anciens, parce que leur esthétique, c'est l'équilibre infini qui la leur avait enseignée ; elle est d'inspiration.

Quelques-uns semblent craindre que la contemplation assidue des modèles de l'antiquité ne mène à l'oubli de la vie moderne : mais c'est l'étude même des expressions de la vie présente, dans sa saine expansion, qui nous ramène à l'admiration des antiques. Certes, il serait oiseux de refaire aujourd'hui les statues de Phidias ; nous trouverons d'autres mouvements, nés de l'époque actuelle ; mais les lois qui doivent présider à leur production ne sont pas plus modifiables que les lois de la nature.

Dans une maison sans cheminée, on ne fait point de feu, sous peine d'y être asphyxié ; de même, dans une âme qui n'a point d'aspiration infinie, une passion ne peut s'allumer sans que l'esprit n'en périclite étouffé.

Une sorte d'endosmose spirituelle est nécessaire à la santé morale. Elle se produit par l'aspiration et par la réflexion.

En voyant l'agitation fiévreuse de certains esprits qui se sont enfermés dans une doctrine sévère, on songe à ces mouches mises sous cloche, et qui ne cessent de se heurter la tête aux parois.

Le caractère terne qui paraît en tant d'écrits, vient de ce que leurs auteurs n'ont pas puisé leurs inspirations à la véritable source : la nature. Singulier procédé littéraire, de s'emplier la

mémoire de nombreuses lectures, avant de prendre la plume ! Que fait alors l'écrivain, sinon se nourrir d'aliments déjà digérés ? Quelle force peut-il se donner par là ? C'est par des impressions générales sur l'humanité, la vie universelle, que l'esprit s'électrise insensiblement et parvient à faire jaillir de ces étincelles lumineuses qui accusent le foyer originel. L'ensemble doit être conçu avant la production des détails. Naturellement, les formes déterminées succèdent au chaos. Les livres ne peuvent nous donner que des notions séparées sur la réalité infinie. Dans le mystérieux spectacle de la nature réside cette magie que le sentiment seul saisit, et dont l'esprit est fécondé.

Les petites âmes trouvent partout singularité et sujet de moquerie. Elles ne sont pas fâchées de faire sourire aux dépens de ceux qu'elles voudraient abaisser à leur niveau. Leurs étonnements n'ont pas la naïveté qu'on leur attribue : au fond, il y a un ferment d'envie.

Combien de sourires moqueurs que l'on croit avoir voilés, et qui ne le sont pas ! C'est qu'il faut une extrême habileté pour donner le change à la perspicacité de notre amour-propre.

Sous les airs de douceur et d'élégance, se cachent souvent des âmes insensibles. Une attention constante sur nous-mêmes nous détourne de la contemplation de l'humanité, seul objet vraiment digne de notre étude.

Refroidissez cet exalté, ce sera un génie ; échauffez ce timide, ce sera un grand esprit. Nous péchons toujours par le trop ou le trop peu.

Les hommes les plus superficiels sont généralement ceux qui accentuent le plus vivement leurs paroles, et n'offrent aux regards de la pensée que des couleurs voyantes. Bien qu'ils soient très écoutés de la médiocrité, ils sont pour le penseur, ce qu'est pour l'artiste, l'enseigne d'un décorateur près de la toile d'un maître. Il est amusant de les voir trancher dans l'histoire, la diviser en périodes, selon ce qu'ils ont lu en certains livres où la réalité est sacrifiée au système. Quant à la nature humaine, la source même de nos pensées, elle est mise de côté. Il semblerait que les grands génies, – qui sont de tous les temps – ne soient que le fruit de leur siècle ! D'abord, nuit noire ! puis, pénombre ! puis, lumière tempérée ! puis, éclatant soleil de l'avenir !... Pour eux, la théorie doit tout régir ; il n'y a point de génies inspirés : il n'y a que des époques.

Etre né dans une humble condition, avoir de la vanité mêlée d'envie, et se trouver obligé de vivre avec de riches ambitieux pour jouer près d'eux un rôle secondaire, est la pire des conditions sociales. Le coeur s'aigrit, se déprave, l'esprit s'envenime, et l'on se venge de ses humiliations de tous les jours en médissant des supérieurs dont on ne dépend point.

On teint de son éducation et de ses propres sentiments les discours d'autrui. Le charretier prête au prince des propos bourrus ; le trafiquant met dans la bouche du guerrier des paroles malicieuses.

Le servile appelle orgueil la fierté de caractère ; l'orgueilleux appelle servilité le désir de plaire.

Admirons les formes aristocratiques quand elle naissent de la délicatesse de l'âme ; ne méprisons point les formes vulgaires quand, au fond, nous voyons percer un coeur loyal.

Un même courant entraîne les mêmes qualités, qu'elles soient particulières ou générales. Par une loi de la vie, ce qui est individuel tend toujours à devenir universel. Une grande défiance de nous-même nous inspire la défiance envers la foule, et fait que la foule se défie de nous. Tombant en tel courant spirituel, nous y faisons choir les autres.

Les superficiels ne distinguent pas la fausse bonhomie de la pitié indulgente. Le sot fredonne et siffle en présence du penseur. Celui-ci repaît sa curiosité et accroît sa science en laissant s'ébattre sous son regard ce complaisant modèle.

Il y a peu de natures heureuses, peu d'esprits qui, en suivant leur pente, glissent à la vérité. Les hommes, en général, ont besoin d'être matés par la souffrance et les infortunes pour aller droitement le chemin de la justice.

Les âmes enthousiastes se plongent dans la solitude, tandis que les esprits exaltés vont s'étaler partout, cherchant à se faire valoir : ainsi font les gens ivres.

Qui ne cherche point, dans sa jeunesse, à être aimé, finit un jour par se déplaire à soi-même.

Trouver une grande paix dans une passion extrême, tel est le comble de la félicité. On y arrive par un complet détachement de soi, par des sacrifices journaliers au sentiment de la beauté idéale. Aux heures sereines de la vingtième année, quelle âme de poète n'en a éprouvé l'ineffable douceur ?

De ce que nos besoins décident de nos amitiés, il ne faut pas conclure que l'amitié naisse de l'égoïsme ; cela ne serait que subtil.

L'observation est du domaine de chacun. Ce qui échappe généralement à la critique, c'est le sentiment des lois éternelles auxquelles doivent se rattacher les phénomènes observés. Ce sentiment ne se donne point : il est de race.

Notre vie, dans son cours régulier, n'est qu'une longue perspective en losange. Les lignes de la figure géométrique s'écartent jusqu'à l'âge mûr, puis se resserrent insensiblement jusqu'à l'agonie, qui est au bout, et nous étrangle.

Quand on se retourne vers sa vie passée, et qu'on s'observe, engagé en cette longue avenue qui commence à un berceau pour finir à un sépulcre, on ne peut s'imaginer que c'est le même être qui se montre d'abord somnolent, puis joyeux et étourdi, puis aimant et rêveur, puis enfin, attristé et plein de réflexions graves. Et véritablement, ce n'est plus le même être. Nos sentiments, aussi bien que notre chair, ont subi la loi de la métamorphose. Notre identité n'est qu'une fiction de notre esprit, qui désire voir par delà les jours terrestres. Ici-bas, nous ne sommes nous-mêmes que dans l'acte instantané de la conscience. Cet enfant, cet adolescent, que nous appelons encore de notre nom, ce sont des créatures étrangères, d'où notre personnalité présente est sortie. Nous sommes déjà loin d'elles. D'ailleurs, elles ne sont plus qu'inutiles dépouilles ; notre attention doit s'en détourner. La nature enseigne-t-elle au papillon à voltiger autour des débris de la chrysalide ? Ces âges de notre vie, que nous regrettons existent toujours cependant ; mais chez ceux qui parurent au jour après nous. En eux, nous devons chérir notre enfance et notre adolescence disparues, car c'est notre passé qui est ressuscité avec leurs vies.

Quel est le poète qui ne veuille échapper aux étreintes de la raison pratique ? Mais, tôt ou tard, l'amour-propre ramène le rêveur dans les bras de fer de la réalité. C'est la condition cruelle de la manifestation de ses songes.

L'esprit pensif occupe à la fois le centre et la circonférence des choses.

Qu'il est heureux ou insensible celui qui, parvenu à l'âge mûr, vise encore à se montrer spirituel !

La foule se divise par le sens qu'elle donne aux mots : vie et mort. La plupart ne veulent point reconnaître que le détachement que l'on éprouve pour toutes choses passagères, naît de l'amour intense de la vie.

La conscience n'est pas le fruit de l'expérience ; elle n'est point calculatrice comme certains le prétendent. Elle naît d'une pondération subite, instinctive : elle se produit sur le sentiment de la justice infinie.

Lorsque deux penseurs d'opinions différentes viennent à discuter ensemble, chacun doit se dire à lui-même que, malgré toute sa science, il lui reste encore beaucoup à apprendre. C'est son côté faible, plutôt que sa force, qu'il doit montrer à son adversaire, pour profiter de ses objections et, par là augmenter sa propre science.

Victimes pour la plupart de notre première éducation, nous nous dépouillons avec difficulté des opinions dont nous sommes imbus. Nous demeurons sourds aux paroles qui contraignent nos habitudes. Il faut cependant, à de certaines heures, savoir

mettre de côté sa manière de voir, et laisser le doute pénétrer en soi, pour ouvrir ainsi son esprit aux réflexions d'autrui. Ce n'est qu'après les avoir accueillies, et mûrement examinées, que l'on peut savoir si l'on a quelque raison de s'entêter en sa croyance.

Le philosophe convainct par des arguments ; le poète persuade par des images de beauté. Il est dur de prêcher la raison aux hommes, alors qu'on se sent poète ; il est dur de se donner la mission de combattre l'erreur, et de se mettre ainsi aux prises avec le dragon, alors que l'on voudrait s'élever sur des ailes légères vers la beauté pure. L'esprit critique ne nous donne pour amis que les mécontents.

Les ambitieux ont des rires fins et ironiques, par lesquels ils veulent narguer les allures franches et populaires. Ils croient par là afficher quelque supériorité. Mais l'esprit intelligent qui les observe a vite découvert, sous leur face grimaçante, la maladie morale qui les ronge : l'impuissance, mêlée du désir de nuire.

Qui est doué d'un esprit enthousiaste et d'une âme confiante éprouve, à l'endroit de l'humanité, des désillusions qui l'obligent bientôt à s'en détourner, et à se livrer avec ardeur à l'étude du cœur humain. Il connaîtrait tous les hommes, que sa science n'en serait pas accrue. Le peintre n'a, sur sa palette, qu'un petit nombre de couleurs ; et cela lui suffit, car son génie lui apprend à les fondre entre elles de manière à produire toutes les nuances imaginables.

Le silence exprime tantôt le mépris, tantôt la crainte, tantôt la sérénité intérieure. Habituel chez certaines personnes, il est la marque d'une résignation mêlée de douce tristesse. Il nous rappelle alors cette mélancolique parole du Dante : « Lorsqu'ils me demandaient quel était cet amour qui m'avait tant fait souffrir, je les regardais en souriant, et je ne leur disais rien. »

Les gens qui sont sûrs que leur supériorité ne sera pas méconnue, sont naturellement bienveillants. Ils sentent qu'ils ne peuvent déchoir, quelle que soit l'accointance momentanée. Comme dit Montaigne : on est humble de gloire. L'arrogance chez le puissant prouve une certaine défiance de soi.

Si l'on arrachait les instincts de ruse et de convoitise des entrailles de l'homme, sans doute on pourrait le civiliser par le raisonnement ; mais il faudrait toutefois qu'on lui inculquât le sentiment de l'idéal, car tous les raisonnements dont on lui ornerait le front, ne lui serviraient qu'à ruser davantage, et plus sûrement.

Si nous n'étions qu'au seul spectacle de la nature, nous sentant si chétifs et si infirmes, nous nous prendrions vite en mépris. Il faut que le spectacle de l'humanité nous relève à nos yeux. Jetons donc un regard attentif sur cette humanité mystérieuse, sur son passé et sur sa première origine ; sur son avenir et sur sa fin dernière. Extérieurement, ces créatures innombrables ne forment qu'un fourmillement d'insectes sur un globe monstrueux ; spirituellement, elles sont des pensées d'infini circulant autour de nous. Chaque homme est une histoire et a ses archives ; sa propre généalogie est une genèse.

Nous n'accomplissons rien de grand et d'héroïque si nous sommes trop préoccupés du passé. C'est souvent par impuissance de créer que l'on réfugie sa pensée aux siècles qui ne sont plus. Que le mortel ne tire pas sans nécessité ses pères du tombeau ; qu'il ne s'enivre point à leur seule gloire ; il a une destinée à remplir : qu'il s'efforce de devenir lui-même aïeul mémorable.

Les hommes ont l'instinct, l'imagination, l'esprit, et certaine raison pratique. Ce qui manque au plus grand nombre, c'est ce sentiment né de l'union de l'amour infini et la réflexion : la conscience.

Le plus souvent, on ne nous aime que parce qu'on a quelque raison de nous plaindre.

Lorsque l'égoïste vient à se montrer sensible, il dépasse toute mesure, le modèle de la sensibilité n'étant pas en lui.

L'avarice naît de l'orgueil, comme la prodigalité de la vanité.

Le monde, esclave de préjugés, a horreur des expressions de liberté. Il faut tenir sa tête dans le carcan, et se mettre volontairement au pilori de la curiosité envieuse.

Les mésalliances sont utiles à l'enfantement des génies ; elles mettent aux prises des sociétés différentes et tiennent en alerte le cœur et l'esprit.

Pour la médiocrité, les poètes ne seront jamais que de pauvres cœurs malades. Donneuse de conseils, elle enverrait volontiers à la charrue ces âmes passionnées au fond desquelles s'allume le génie créateur. Néanmoins, elle feint d'admirer Job, Éséchiël, Isaïe... Sans doute, elle ne les a point lus, puisqu'elle s' imagine qu'ils pratiquaient la religion du pot-au-feu.

L'enfance est tout entière portée au dehors ; limpide, elle reflète le monde extérieur ; naïve, elle interroge les regards d'autrui. Ne jouissant pas encore de la vie complexe, elle est avide d'impressions naturelles. L'adolescence est ramenée au dedans. Absorbée par le sourd travail qui s'accomplit en elle, on la voit silencieuse et attentive aux merveilles intérieures. Dans ces deux âges, l'esprit et le cœur ont acquis toute leur vitalité, et le dialogue des deux natures est alors possible. La virilité retourne

au monde externe. Le front et la poitrine ont dégagé leur brume. L'esprit, plus robuste, plus coloré que dans l'enfance, et rendu personnel par la traversée de l'adolescence, perçoit de haut, et clairement. La vieillesse se réfugie au monde interne, par lassitude, bien qu'à certain point de vue elle puisse se comparer à l'enfance. Elle reparcourt volontiers les chemins parcourus, pour analyser les cicatrices de la vie.

Les esprits obscurs se mènent par la menace ; les grands cœurs, par la persuasion. Il est des caractères indomptables, au-dessus de toute crainte, dont on ne peut rien obtenir par commandement, et tout par affectueux procédés : ce sont les plus nobles.

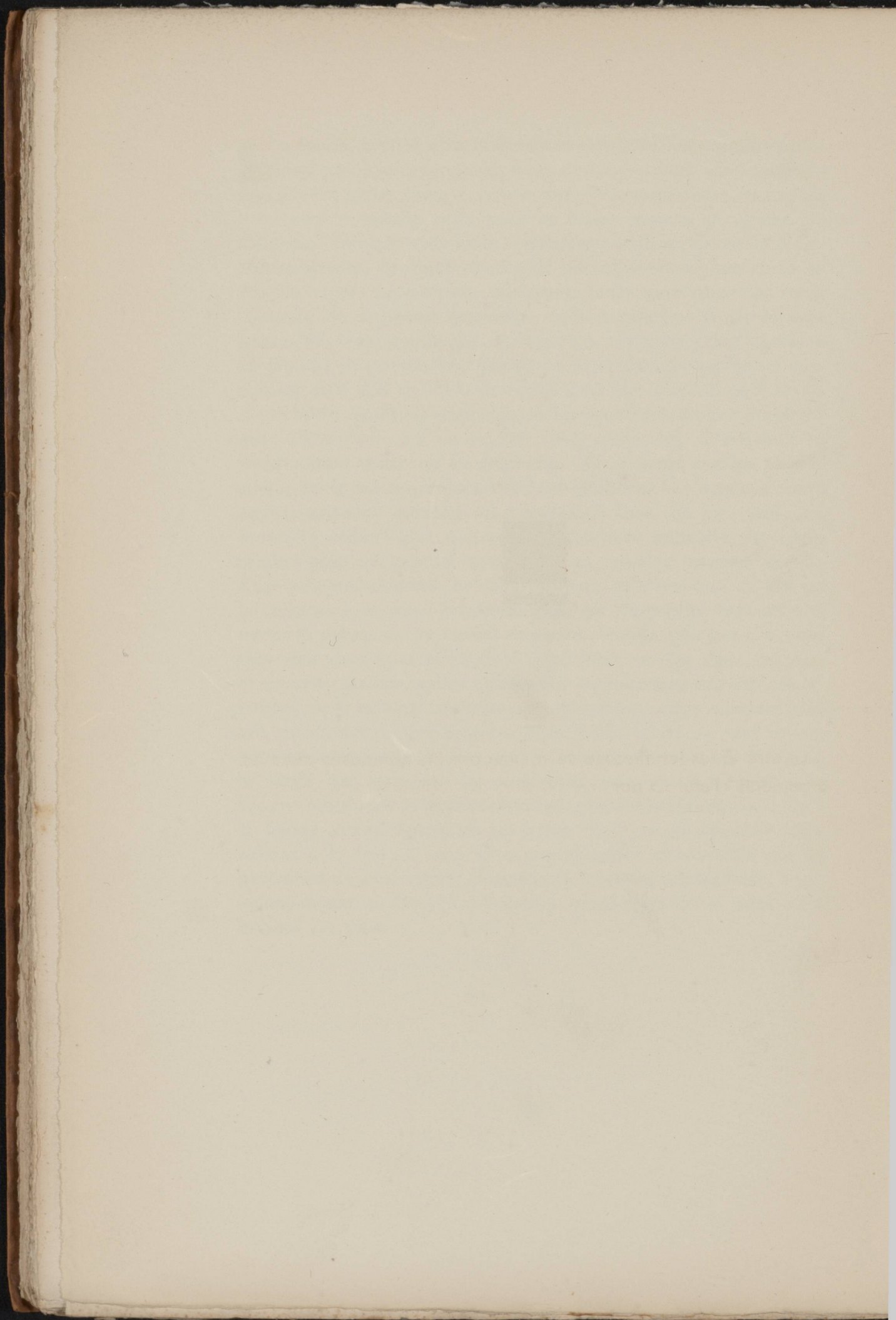
Nous pouvons juger de haut l'humanité lorsqu'il s'agit de ses qualités abstraites, que nous voyons dans l'éloignement. Mais, pour bien apprécier les hommes, il ne faut jamais vouloir se tenir loin d'eux, sous prétexte d'élévation morale, et parce qu'on ne serait point entaché de leurs vices. Nous devons nous laisser entraîner dans le courant humain, si nous voulons produire avec précision des aperçus particuliers, et en ceci imiter l'astronome qui, rapprochant de lui l'image de la lune par une lentille très puissante, devrait imprimer à son télescope le mouvement de rotation de l'astre pour en distinguer les détails.

Désirer mourir c'est parfois désirer vivre plus ardemment. On s'éblouit pour voir avec plus d'intensité.

L'esprit se recueille davantage à mesure que l'amour prend plus d'empire sur lui.

La vérité, bien qu'immobile en soi, ne cesse de s'agiter à nos regards. Elle a son foyer hors du temps, mais elle irradie en rayons pâles, dans le monde des métamorphoses. Ces rayons traversent la nature, pour venir se briser comme un prisme au cœur de l'homme, et de là se refléter en son front. Combien d'obscurcissements, combien d'éclipses ne subissent-ils pas dans ce difficile trajet ! La créature périssante tente vainement de saisir l'essence de la parole éternelle : celle-ci échappe à son investigation. Elle ne possède que des aperçus. L'homme étant lui-même un monde, et comme un résumé de la création, c'est en sa conscience qu'il doit chercher la vérité. C'est par intuition qu'il arrive à connaître quelques-unes des vérités suprêmes de la métaphysique. Cependant, s'il ne voulait vivre qu'en soi, il arriverait à un idéalisme voisin de la démence : il faut donc que les phénomènes de la vie apparente viennent confirmer ses aperçus. Cette expérimentation externe est nécessaire. Quoi de plus vrai que la réalité visible ? Bien que nous ne puissions apprécier sa valeur relativement au monde essentiel, nous pouvons espérer qu'elle n'est pas une chimère, et nous pouvons affirmer que si elle est un mirage, il ne nous trompera pas, car l'humanité tout entière, ayant la même vision, serait trompée. Quelle joie pour le penseur que de s'apercevoir qu'il avait bien vu, les yeux fermés ; et de voir ses trouvailles spirituelles corroborées par ses observations de la nature ! Les sciences particulières nous écartent parfois du monde essentiel : nous nous égarons en un seul rayon, nous amincissant pour nous y tenir et remonter vers un détail de la vérité qui, examiné de trop près, nous aveugle. C'est son propre cœur que le philosophe doit premièrement étudier. Qu'il se tienne attentivement en ce centre où il pourra recevoir mille rayons à la fois ; il sera là à une distance convenable qui lui permettra de contempler d'ensemble la vérité primordiale, foyer incandescent où les présomptueux aventuriers de la pensée se brûlent les yeux.





Les « AMIS DE L'INSTITUT SUPÉRIEUR DES ARTS DÉCORATIFS » ont tenu à inaugurer la nouvelle série de leurs éditions de luxe, en publiant un choix de pensées d'Octave Pirmez.

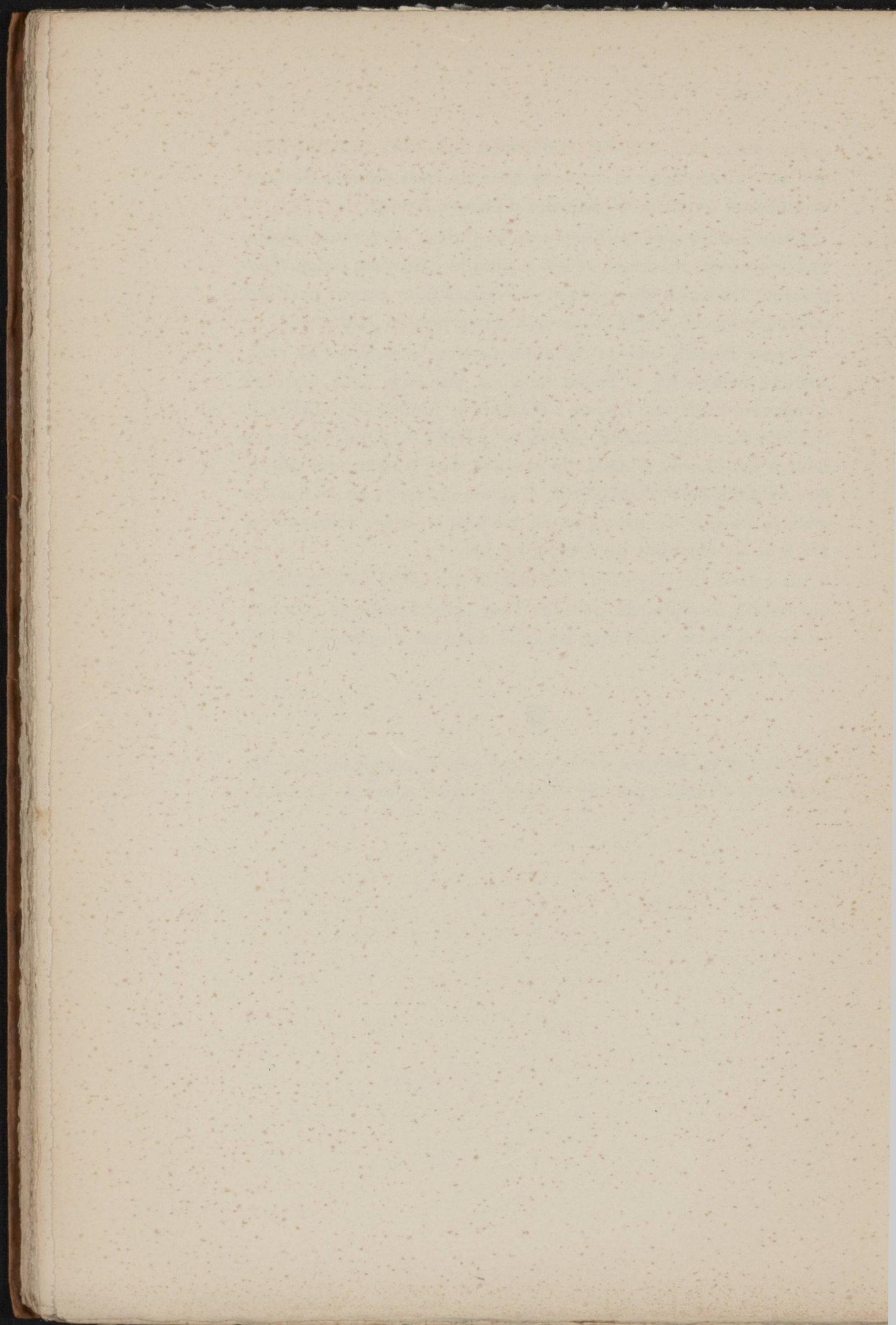
Il leur a paru que cet hommage était dû à un écrivain d'élite, trop longtemps méconnu, et qui a doté la littérature belge d'expression française de quelques ouvrages d'un accent poétique exceptionnel, en même temps que d'une pensée profonde.

Octave Pirmez, ami de cet autre penseur et écrivain de race, solitaire comme lui, le Suisse Amiel, a peu écrit. Cinq ouvrages composent toute son oeuvre : FEUILLÉES, JOURS DE SOLITUDE, HEURES DE PHILOSOPHIE, RÉMO et LETTRES A JOSÉ. Mais cette oeuvre est nourrie d'idées, de rêveries. Son livre capital paraît être HEURES DE PHILOSOPHIE. C'est de cet ouvrage où l'auteur a mis le meilleur de son esprit, de son âme et de son talent qu'ont été tirés les éléments du présent recueil.

Les « AMIS DE L'INSTITUT SUPÉRIEUR DES ARTS DÉCORATIFS » ont publié ce choix de pensées pour commémorer le prochain centenaire de la naissance de celui que l'on a appelé « le solitaire d'Acoz ».



Le titre et les lettrines de ce volume ont été composés avec les ornements « Futura. » par M^{lle} Ninette Jacquet, élève de l'I.S.A.D.



Les « AMIS DE L'INSTITUT SUPÉRIEUR DES ARTS DÉCORATIFS »
ont fait imprimer de cet ouvrage sur les presses de l'I. S. A. D.,
cinq cent et vingt exemplaires composés en caractères Futura.
Vingt exemplaires tirés sur papier du Japon, sont marqués de
A à T. Les 500 exemplaires tirés sur papier à la cuve « Vidalon »
sont numérotés de 21 à 520.

Cet exemplaire est le

N° 415



